

BHBP 9



AGUEDAL

1938

5

MARCHISIO

SOMMAIRE

L. JUSTINARD	LES PROPOS DU CHLEUH.
MICHEL MANOLL	La vie et la mort de Federico Garcia Lorca.
ANDRE DE RICHAUD	La Compagnie passe.
INNOCENT XI	LES PROPOS DE L'INNOCENT.
GABRIEL D'ANNUNZIO	La fin d'un dictateur.
JOSÉ BÉNECH	Les Rabbins de Marrakech.
MOULOUD MAMMERI	La société berbère, I.

CHRONIQUES

LES LETTRES

Chronique éclair

Sélections et commentaires	<i>J. et R. Maritain</i> , par MICHEL LEVANTI ; <i>La poésie dans les congrès</i> , P. Marois, O. P. Gilbert, par JACQUES BRAUD ; <i>H.</i> <i>de Montherlant</i> , par C. FUNCK-BREN- TANO ; <i>Gabrielle Bertrand</i> , par AKBAR ; <i>J. P. Sartre</i> , par CH. F. COULÓN ; <i>P.</i> <i>Claudel</i> , par GÉRARD de CHAMPEAUX ; <i>K. Haedens</i> , par J. DUTERROY.
---------------------------------	--

Chronique africaine	<i>Pages choisies ; Tunis, Carthage et</i> <i>Alger</i> , par FRÉDÉRIC SIEBURG ; <i>C. M.</i> <i>Robert</i> , par MICHEL LEVANTI.
---------------------------	---

Propos du Chleuh

L'HISTOIRE DE CHEDDAD IBNOU AAD

(Légende préislamique célèbre, acclimatée au Sous)

Bismillah, je vais raconter l'histoire
De la beauté de ce monde et de sa misère.
Que Dieu ait pitié de nous. C'est la fin du monde.
De la modération, si tu l'as dans l'esprit, c'est la meilleure
chose.

Le désir, s'il vous entraîne, on en arrive à tomber.
On vous frappe avec des pierres, on a les membres brisés,
On meurt et par le tombeau on est mangé.
Quand d'un amour passionné on aime l'orange
Qu'on plante son oranger, qu'on prenne des soins pour lui,
On n'aura plus de souci.
Tu n'est pas éternelle, ô vie. Je vois tous ceux qui sont passés.
Où est l'envoyé de Dieu, le cavalier d'El Boraq ?
Où est Ma Dame Fatima, qui était semblable à la Lune ?
Où sont les enfants d'Hassan, ils sont en poussière.
Où Lhassen et Lhaoussine, les pigeons du Paradis ?
O monde il faut que tu passes.
Où es-tu, ô jour d'hier ? Aujourd'hui t'a remplacé.
En toi seul, ô Créateur, la durée.

Où est Cheddad Ibnou Aad qui avait bâti
 Une muraille d'or aux assises de fer ?
 Qui sur des sièges d'or était assis ?
 Qui avait, en vérité, édifié un huitième Paradis ?
 Il avait pris l'ouerd et adorait Dieu
 Qui est au septième Ciel.
 Le démon lui dit : « Pourquoi adorer le Maître du Ciel ?
 Le Paradis que tu veux, le voilà, il est chez toi ».

Il prit la voie de Satan, cessa de prier.
 Un jour, Dieu lui envoya l'Ange de la Mort.
 « O Cheddad Ibnou Aad, ton temps est écoulé ».

Et Cheddad Ibnou Aad lui répondit : « Pour Dieu,
 Fais-moi huit jours de délai pour prendre congé
 De ceux qui ont la beauté ».

Il entra dans son Paradis, il en ferma les sept portes.
 Voilà la Mort qui lui dit : « Ton délai est terminé ».

Il dit : « O Dieu, un délai d'un jour ou de deux.
 — Jusqu'à demain je t'accorde et je reviendrai ».

Et Satan lui dit : « Sur ton cheval noir
 Monte et va-t-en hors de ce monde ».

Il chevaucha tant qu'au désert son cheval tomba et
 mourut.

Satan lui dit : « Entre dans ton cheval ».

Et Cheddad Ibnou Aad entra dans le ventre de son cheval,
 Y entra et s'y cacha.

Mais voilà qu'arrive à lui l'Ange de la Mort.
 « Ton délai est écoulé. Tu n'as plus où te sauver ».

Et il emporta son âme.
 Sans avoir été lavé, sans linceul et sans tombeau,
 Il appartient à l'Enfer, le malheureux.

L. JUSTINARD.

LA VIE ET LA MORT
DE FEDERICO GARCIA LORCA

Campagne rouge qui broute les oliviers
qui monte et qui descend sans cesse sur tes herses
où pendent les ramures de l'eau l'instinct
noir des saisons

Sous ce toit vagabond qui tourne autour du
ciel

Et lance ses lucarnes à l'assaut des grains bleus
Eparpillé comme un pré irrigué

Un doigt trace ton nom Federico

Un doigt s'élançe au bord des sables de diamant

Dans la peau de la mine où bat le cœur
des blés

Dans l'éventail d'écume qui s'ouvre sur
la mer

Sur le bord des sierras ruisselantes de
flammes

Et ta porte blutte lentement les sacs
pliés de l'ombre

Ton visage se lève sur le monde

Monte jusqu'à l'aire mouvante où t'attendent
les aigles

Festin de météores de veines bien écloses
Plaine de battements les tambours se décorent
De ta voix d'arc-en-ciel
Les lauriers lourds de plumes traversent ta
mémoire
Et le lierre descend sur tes bras referme
la couture irisée de l'Espagne
Sur le tremplin de ce village
Guetteur de gaze de vignes de labours
Houlette de safran qui dirige le chœur
Bonjour encore Federico
Tronc de cendres que perçent les grillons
Le socle de l'Espagne renverse son feuillage
Et tu passes à travers l'encolure des frontières
Tu découpes la terre avec ta scie limpide
Debout avec Grenade qui brille dans ta
bouche comme un sifflet d'argent
Debout avec la cape où chantent les gazelles
Grenade suit ton ombre au seuil de ses
fontaines
Ta démarche brisée sur la meule des haines

Un grand silence étend sa brume sous
le front
Dérobe leur cuirasse aux muscles du poème
Et se revêt de ton amour Federico.

MICHEL MANOLL.

LA COMPAGNIE PASSE

(Choeur)

Nous sommes les noyés aux têtes de nuages
Les pâles ombres de la mer
Les fantômes épars aux brumes des rivages
Les lèvres aux baisers amers.

Nous errons tristement sur les routes du songe
Etonnés des bruits de la nuit
Et nos cœurs éperdus que le silence ronge
Se mirent au destin des puits...

Lorsque la nuit s'incline et que l'étoile gronde
Nous montons les chemins du ciel
Et quand vous rencontrez nos troupes vagabondes
Vous entendez un bruit de sel.

Un visage endormi nous regarde sans armes
Nous touchons ses yeux de la main
On croit voir, au matin, scintiller une larme
Mais c'est un souvenir marin.

ANDRÉ DE RICHAUD.

Propos de l'Innocent

A TANTE MARIE

Un colon des Souissi, voyait son sucre profiter, autant qu'à lui, à des fourmis. La fourmilière repérée, il rapporta d'une droguerie un de ces flacons de médiocre magie que sont les productions de notre science. Une goutte suffisait pour que, d'un être à l'autre, un mal épidémique dévastât la nation des fourmis. Mais celles-ci, dont nous ne savons pas les remèdes, devinent nos poisons. Une bestiole s'arrêta, attendit une compagne ; toutes deux s'en furent ; elles revinrent en tête d'une équipe qui enterra proprement le danger. La caravane du sucre reprit son itinéraire sans crainte. Une autre goutte de mort fut alors mise sur une branche, posée en équilibre à l'orée de la république. Nouvel arrêt, nouveau conseil. Un ingénieur fut chargé des travaux. La branchette balança et le liquide affreux disparut de nouveau sous la terre.

Un chien avait fait en fourrière un séjour dont il gardait mémoire. Un an après, voyant passer la machine infernale où avait commencé son martyre, il regardait de loin la manœuvre du méchant qui la dirigeait. Son cœur se serra : lancé d'une main diabolique, le lasso venait de happer un inconnu, un enfant de

riche, mais tout de même un petit frère à lui. Il s'élançait, il arrache la corde, il l'emporte, à toutes pattes, il entraîne jusqu'à perte de vue son camarade assommé mais sauvé.

A Madagascar, un serpent fut amoureux d'une femme. Il n'acceptait de lait que venu de sa main. Il ne montait que sur son fauteuil, quand elle était assise s'enroulait à ses pieds. La place était-elle prise par un tiers, la bête devenait dangereuse.

A Londres, une fillette vainquit les résistances familiales pour pénétrer dans la cage des reptiles. Ceux-ci demeuraient immobiles, l'enlaçant, jusqu'à ce qu'elle pliât sous le faix. Sous une poussée de sa main frêle, les lourds anneaux se défaisaient.

Dans une étable, auprès d'un âne infirme qui n'atteignait pas la mangeoire, un vieux cheval répandait du foin sur le sol.

Prévoyance, mémoire, amour, et calme. Les animaux qui vivent en société se servent de l'homme. Les bêtes isolées s'attachent à lui et lui donnent de leur cœur, mais sans reconnaissance, car leurs sentiments sont purs. Nos esclaves, nos martyrs, ont parfois l'air de penser au ciel.

INNOCENT XI.

La fin d'un dictateur

A Rome, chaque jour émue par ces appétits de nouveauté qui ne semblaient pas dignes de mémoire à Mathieu Villani « pour les légers et vils mouvements de cette antique mère et épouse du monde », était issu, sur le sang orsinien et colonnien versé dans les bagarres d'août, un singe du Tribun. Le peuple avait acclamé rec-teur de la ville le scribe sénatorial François Baroncelli, dit l'Esclave, « homme de petite et vile nation et de peu de savoir » ; mais après quatre mois d'un régime réformé sur les statuts toscans, il l'avait déposé de force.

La seigneurie fut offerte alors au cardinal d'Espagne arrivé à Montefiascone ; fut rendu au pape le privilège de placer ses vicaires sur le siège sénatorial. Comme la nouvelle de la libération de Cola et le bruit de son approche ressuscitaient dans le parti populaire le souvenir du premier tribunat et causait quelque fermentation, le sage Egidio, connaisseur d'hommes, se garda de consentir à sa désignation et mit au Capitole Guy Patrizi. Se rappelant ses faits d'armes devant Tarifa et Algésiras, le Conchese, avec une rapidité audacieuse, ayant accru ses forces de dix mille hommes réunis sous le commandement de Jean Conti, appuyé par la ligue de Florence, Sienne et Pérouse, activa la campagne contre le Préfet de Vico, pour reconquérir le Patrimoine. Vainqueur, il entra dans Orvieto avec les Mondaleschi ; finalement, il put voir la nuque du rebelle sur qui pesaient trois excommunications courbée sous ses pieds de fer.

Cola de Rienzo avait retrouvé au camp nombre de Romains, à qui semblait miraculeux de le revoir sain et sauf, hors de tant de dangers. Les citadins « grandes langues » l'incitaient à rentrer dans les murs. Et il paraissait à présent qu'ils le gonflaient de son art même. Ils disaient : « Reviens à ta Rome, soigne-la de tels maux, sois en nouvellement seigneur. Nous voudrions te seconder de notre influence et de notre pouvoir. N'en doute pas. Jamais tu n'as été autant aimé, ni si souhaité ». Les populaires lui distribuaient de ces vessies, mais pas un sou. A parleur, paroles, à prometteur, promesses.

Albornozzo le retint à Pérouse avec un très pauvre fourniment. Le rescapé des grottes franciscaines, le disciple de la Pauvreté fut dès lors possédé d'un plaintif appétit d'or, se donna tout entier à la quête rusée, fut l'incidieux quémandeur des marchands pérugins, l'habitué douteux des banquiers et des changeurs, l'ami et l'émule des brocanteurs et des escrocs, attentif uniquement à disposer de bons pièges à saisir les nigauds. Mais les Pérugins des cinq Portes, « féroces et de sens sévère », sans cesse occupés à tramer et à dissoudre des alliances, à prendre et à démanteler des bastions, à recevoir en obédience des terres et à les revendre au comptant, à battre monnaie et à promulguer des lois, à bâtir des Ecoles et des Archives, à octroyer des droits et des pouvoirs, à rétablir les Guelphes dans le pays et les Prieurs au palais, à ourdir et à découvrir des complots, à couper de chaînes et de barrières les routes ou à inonder les places fortes, à vendre du grain au pape ou à rire des interdits, n'avaient ni temps, ni goût de prêter oreille au mol bavard : ils gouvernaient, ils guerroyaient, ils négociaient, ils bâtissaient, peuple de grand nerf qui justement alors donnait comme conseiller au légat, à Viterbe, ce Leggieri di Nicoluccio d'Andreotto, fort de sens et de poigné, qui devait par la suite se faire chef des Raspanti contre les Nobles.

Ayant échoué à séduire « par la douceur du verbe » les Sires Prieurs des Arts, qui venaient justement, le jour de la Pentecôte, sous la magistrature de Leggieri, de s'installer au Palais nouvelle-

ment construit, Cola pensa de glisser son miel et sa glu dans cette Ecole illustre qui, dans la perversion des passions civiques, florissait merveilleusement. Dans l'école de Jurisprudence, autrefois brillante par l'enseignement de Cino, aujourd'hui par le divin esprit de Bartolo, il trouva justement Messire Arimbaldo, docteur ès lois et Messire Brettone, chevalier de Narbonne, frères charnels de Frère Moriale. L'oiseleur fut en grande jubilation, car le sort ne pouvait pas lui envoyer de meilleure prise. Il savait bien que le frère de saint Jean avait placé chez les marchands de Pérouse l'abondante monnaie de ses pillages et tributs. Il fallait trouver un moyen d'en attraper sa part. Bien que le Trivium et le Quadrivium peints par Nicolas Pisano, fussent montrés buvant de l'eau continuellement à la fontaine de Frère Bevignate, le notaire théologien s'accommoda de la vertu du vin pur. Il envoûta le jeune et cultivé Arimbaldo et voulut tout aussitôt s'attabler et trinquer avec lui. Entre une coupe et l'autre, il versa sa liquide éloquence, mélangea le latin de Tite-Live et celui de l'Apocalypse dans les célébrations de la force romaine, désormais tant de fois redites que jusqu'au vieux lion prisonnier dans la cage capitoline eût pu les rugir de mémoire. L'effet sur l'âme juvénile fut immédiat. Arimbaldo crut déjà tenir la seigneurie de Rome, se vit vêtu de pourpre au faite du Mont Tarpeien. Il écrivit au devastateur de la Marche : « Honoré frère, j'ai gagné plus en un jour que vous tout le temps de votre vie ». Et il lui demanda licence de retirer de la banque quatre mille florins, parce que Cola mettait à chacun de ses contes bleus la même ritournelle : « Pour ce faire, il faut de l'argent. En cela, l'argent est nécessaire pour commencer, messire. » Frère Moriale, homme habitué à faire du fil de l'épée leur mesure rase aux paquets d'or, hésita. Il flairait dans cette aventure la folie. Néanmoins, pour l'amour de son frère, il consentit, et il accompagna son accord de cette recommandation : « Premièrement, prenez garde que les florins ne s'égarerent point ». Et il promit aussi qu'en cas de malheur il viendrait à la rescousse lui-même et ferait grandement les choses, à sa manière.

Empochés les florins, Cola ne tenait pas de joie dans sa couenne et dans ses habits. C'est pourquoi, il changea sans retard de vêtements, mais il garda sa couenne aux juifs de l'Austa. Le tertiaire du Morrone pompeusement paré d'une simarre et d'un manteau écarlate fourré de vair, sur un palefroi sellé à l'espagnole avec une housse d'or, entre le docteur Arimbaldo et le chevalier de Narbonne, suivi d'une troupe de serviteurs et de pages, s'en fut par cette voie que le fils de Bernardone avait marqué de ses saints vertiges en s'en allant avec ses compagnons vers Rome — au temps d'un autre conducteur de peuple nommé Jean Capoccio — pour proposer au troisième Innocent la parabole de la Pauvreté.

Sa première apparition devant le cardinal Egidio, devant l'osseux espagnol mâteur de tyrans, instituteur de lois et constructeur d'aqueducs, fut d'un paon triomphant qui déploie sa queue, mire ses plumes et fait crai-crai. Le voici, le gesticulateur, dans la prose de l'ancien biographe, comme dans une fruste peinture qui sur la paroi de la Suburra décore une scène d'atelines : « Gras, sous son capuchon d'écarlate et son manteau d'écarlate fourré de pièces de vair, il se tenait superbe, la tête haute, qu'il mouvait en avant, en arrière, comme s'il eût dit : Qui je suis ? Qui je suis ? Puis, sur la pointe des pieds, tantôt il se levait, tantôt il s'abaissait ». Alors il parla, et dit : « Légat, fais moi sénateur de Rome. Je vais et te prépare les voies ». Le visage olivâtre du Conchese, fortement dressé à cacher sa pensée tant qu'elle ne fût pas convertie en action immédiate, ne marqua peut-être ni dédain, ni pitié. C'était bien l'homme qui, plus tard, sommé de présenter des comptes, devait répondre à Urbain V en chargeant un chariot des clefs des villes reconquises et en les envoyant sans un mot. Il considéra de son regard perçant le corpulent plébéien, et, l'ayant fait sénateur, l'envoya volontiers *ad bestias* mais sans un tournoi de viatique.

Cola dépêcha un messenger qui recruterait grâce aux florins de Messire Arimbaldo deux cent cinquante casques, licenciés par Malatesta de Rimino, qui traînaient à Pérouse. Avec ces chevaux, et une poignée de fantassins toscans, et quelques pérugins, il s'ache-

mina vers Rome. La renommée le précédait. Le peuple se préparait à le fêter ; la noblesse était aux aguêts, le pied sur le ressort de l'arbalète. C'était le premier août de l'an 1354, c'était le septième jour anniversaire du bain dans la cuve de Constantin.

Les cavaliers vinrent à sa rencontre jusqu'à Monte Mario avec des rameaux d'oliviers, et l'escortèrent jusqu'à la porte du château. L'entrée fut triomphale. Sous la porte, sur la place, sur les ponts, dans les rues, ondoyaient les oriflammes, pleuvaient les fleurs, crépitaient les applaudissements et les acclamations. Arrivé au Capitole, l'officier du pape français, remplumé par l'agent du rapace narbonnais, fit son habituel discours et se compara au roi Nabuchodonosor qui, sa puissance ayant touché le ciel et atteint les limites de la terre, fut expulsé d'entre les hommes et sept saisons resta parmi les bêtes et rumina l'herbe comme un bœuf et fut baigné par la rosée, tant que le poil lui crût comme les plumes aux aigles, et les ongles comme aux oiseaux. La foule mouvait en reluquant le notaire de la Regola qui certes s'était abêti, mais ne paraissait pourtant nourri d'herbe ni trempé de rosée, ventru et rubicond qu'il était, luisant de lard et de sueur, avec cette encolure et cette mâchoire plus qu'abbatiales. Le poil avait bien crû, car il portait la barbe longue, et crûes aussi les serres, à tout saisir. Sa langue était toujours fort bien pendue, mais très alourdi son souffle dans sa gorge.

Et tout aussitôt, il recommença d'envoyer au monde ses épîtres iâiotes, de débiter ses promesses monstrueuses parmi des fainéants, de décocher ses décrets et ses ordonnances maladroitement contre les nobles. Il nomma chefs de guerre Arimbaldo et Brettone, les deux oisillons ; il fit d'un certain Cecco de Pérouse, son chevalier et son conseil. Mais par dessus toute autre institution, il soigna celle de la dépense, de la cave et de la table ; car il était devenu « très dissolu buveur », et justifiait sa soif épouvantable par les refroidissements pris dans les prisons de Bohême. Il refusa de plus connaître l'eau. Non seulement à toute heure du jour et de la nuit il mêlait en son outre le doux et le fort, le grec et l'espagnol, l'albano

et le trebbiano, le falerne et la malvoisie, le muscat et le mammolo, mais encore il se lavait les mains et la figure avec du vin pur.

Appelés à l'obédience, les barons ne répondirent pas. Des Colonna, l'orphelin Stefanello, frère de ce Jean qui avait lancé d'un bond son cheval et son âme outre Rome et l'Éternité, ne déparaît point sa lignée. Ayant couché dans le sépulcre les os terribles de l'aïeul presque centenaire, unique survivant de la souche, il s'efforçait de tenir droite sur le roc de Palestrina contre le siècle orageux, la colonne marmoréenne. Quand il sut le retour du vilain baptiseur, il s'apprêta à venger le sang du borbier. L'ivrogne lui ayant mandé les citadins Buccio di Giubileo et Jean Caffarello pour lui enjoindre de rendre hommage, l'orphelin retint les deux envoyés, à l'un par injure fit arracher une dent, imposa l'autre de quatre cents florins d'or. Avec une prudente célérité, il sortit ses archers, battit la campagne jusque sous les murs, fit grande proie de bétail, se retira, reparut, alterna l'insulte et le dommage, joua de ruse et d'habileté, alertissime combattant. Poussé par les murmures des Romains, hissé en selle par un cabestan, entouré d'une bande de favoris et de mercenaires, Cola chevaucha hors la Porte Majeure, à l'amble, car son poids et son asthme ne lui permettaient pas d'autre allure. Par la voie Prénestine, sa troupe débraillée feignait de fouiller les ruines des tombeaux. Dans la campagne silencieuse et déserte, nulle trace d'hommes ni de bêtes. La route creusée dans le turf descendait au niveau de l'eau, remontait par dessus la Tour des Esclaves. Et rien n'était plus misérable que cette graisse pusillanime se dodelinant sur la croupe de la grosse haquenée (sous les sabots de l'escorte résonnait le pavé qu'avaient un jour battu les cohortes de Quinctius Cincinnatus) pendant que tombait le soleil sur le silence de l'Agro, à la sauvage grandeur duquel le sang nouveau s'était parfois montré égal, au moins par la ténacité des haines, la férocité des dominations, le mépris de la vie et de la mort. Le tardif poursuivant murmurait : « A quoi bon tourner çà et là dans des lieux sans chemins ? » Et il avait peur du silence. Mais le bon maître de guerre Stefanello et ses lestes archers traversaient déjà

la faille de la roche Sabina, passaient devant les cellules du temple de Junon, poussant devant eux leur butin : de là, troupe et troupeaux prirent abri aux ruines de l'aqueduc, dans la forêt dite Pantano, auprès du confluent ; la nuit venue, tous regagnaient, sains et saufs, la forteresse.

Cola tourna par Tivoli ; y fit halte ; y apprit, le jour suivant, que la proie romaine était déjà à Palestrina ; furieux, il s'épandit en gasconnades, jura l'ultime perdition des Colonna, écrivit un grand nombre de lettres, appela les bandes mercenaires, releva son vieil étendard bleu avec le soleil et les astres. Vinrent peu de soldats, beaucoup de bannières, de trompettes, de cornemuses et de timbales ; vinrent Messire Brettone, Messire Arimbaldo, capitaines généraux qui avaient appris l'art de la guerre chez les jurisconsultes de l'École pérugine, pour rivaliser avec le frère aîné. Mais les soldats et les connétables demandèrent avec des cris leur paie ; ils crièrent qu'ils ne pouvaient combattre, ayant laissé leurs harnachements en gage. Prestement, le très lettré, avec une citation d'histoire ancienne, fabriqua une filouterie, grâce à quoi il put tirer des bourses des deux Narbonnais encore un millier de florins. « Je trouve écrit dans les histoires antiques, que le consul, en embarras d'argent, réunit les barons de Rome et leur dit : Nous qui tenons les dignités et les offices, devons être les premiers à donner selon la capacité de chacun. Tant d'argent fut sitôt récolté, que la milice eut paie complète. Ainsi, vous deux, commencez à donner ; les autres imiteront l'exemple et nous aurons des ressources en masse ». Les deux englués rechignèrent, mais ils n'osèrent pas contredire la docte citation ; ils dénouèrent de mauvais gré leur bourse, et chacun d'eux donna cinq cents florins. La somme fut distribuée à l'armée. Cola partit pour assiéger Palestrina.

Devant la citadelle cyclopéenne, l'expugniteur bouffonnement se mit à dodeliner de la tête comme devant l'impénétrable Albornozzo. Il levait donc le chef, considérait les tours et le grand donjon, se rappelait les plus ingénieux stratagèmes antiques ; puis disait : « Ceci est la montagne qu'il me faut aplanir ». Mais ses gens

agissaient mollement par cette chaleur d'août ; ils ne taillaient pas les arbres, préférant faire leur sieste à l'ombre, gavés de fruits. L'expugnateur continuait à regarder le mont ; il voyait par la porte entrer des troupeaux et de longues files de chevaux chargés ; il demandait : « Ces convois, qu'est-ce que cela veut dire ? » On répondait : « Ils approvisionnent la forteresse ». Et lui : « Ne pourrait-on faire qu'ils ne l'approvisionnent pas ? » On lui disait que la roche était trop escarpée. Alors sans détourner le regard : « Mais je ne te lâcherai tant que tu ne seras détruite, Palestrina ! » Un soir vint au camp une petite femme. C'était la servante de Frère Moriale, arrivé à Rome avec quarante connétables pour tenir la promesse faite à son frère et pour voir s'il y avait occasion de « faire des choses magnifiques » à sa manière. La servante, souhaitant de se venger des mauvais traitements subis de son patron, rapporta qu'elle avait plusieurs fois ouï le Narbonnais faire le projet de rentrer dans ses avances en secouant la peau lustrée du sénateur. A l'improviste le sénateur leva le siège et d'un bon pas regagna Rome, pensant qu'il serait plus facile d'ourdir la fraude que de mener la guerre, et que la caisse garnie du frère perfide lui irait mieux que les flèches du maigre Colonna.

Sous couleur d'amitié il invita le nouvel hôte avec ses frères et ses connétables, au Capitole. Il s'était servi d'un piège pour engluer les deux oiseaux sans plumes ; il prépara la trappe pour s'emparer du loup rapace. Frère Moriale vint, sans soupçon, à la joyeuse invite. Dès qu'il fut arrivé, il s'aperçut d'être tombé dans un traquenard et s'injuria de sa balourdise ; mais il n'eut pas le temps même de se mordre les doigts, car il fut étroitement lié de menottes et de chaînes, entravé, enfermé, emprisonné très prestement, en même temps qu'Arimbardo et Brettone. Cola recouvrait la rapidité césarienne. Dissimulant sa cupidité sous la toge de la justice, il fit juger, sans embarras ni retard de procédure, le frère de Saint Jean « comme chef public de larrons, qui avait assailli les villes de la Marche et de la Romagne, les villes de Florence, de Sienne et d'Arezzo en Toscane, fait de toute part sans raison, incendies, vio-

lences et pillages, commis grand nombre de meurtres de gens innocents ». Le Frère sut que ce plébéien débraillé avait plus soif d'or que de sang, et chercha le moyen de lui faire comprendre qu'il achèterait sa liberté n'importe quel prix. Il consolait ses frères par l'espoir du rachat. Ils répondaient en soupirant : « Ah, faites-le, par Dieu ! » La nuit venue, le condottiere s'endormit, ramassé en boule à la façon des lévriers, comme il avait accoutumé sous la tente, faisant de son bras nerveux oreiller pour sa joue, car le bourreau l'avait dégagé des fers infâmes. Il fut secoué brusquement dans son premier sommeil et conduit au supplice. Quand il vit la corde, il s'emporta contre l'impudence du vilain, se réclama hautement de sa qualité de chevalier éperonné d'or, redressa contre l'outrage son corps et son âme, et jusqu'au trépas ne les courba plus. Il fit le dénombrement de ses campagnes. « Je fus chef de la Grande Compagnie, et parce que chevalier j'aspirai à l'honneur. Prendre et vendre des villes, imposer des tributs, dévaster des terres, tuer des hommes, violenter des femmes. Ce que pèse mon épée le savent la Pouille, la Toscane et la Marche ». Devant la mort l'entêtement du pillard s'illuminait de grandeur. Ramené dans sa prison, le prieur des Joannites demanda pénitence ; un confesseur lui fut donné pour s'arranger avec le Seigneur Dieu. Dans l'ombre, Arimbaldo et Brettone s'efforçaient d'étouffer leurs sanglots et leurs gémissement, mais non si bien que ne les entendît l'aîné. « Chers frères ne vous tourmentez point, parla pour le réconfort, paisible et grave, cette voix si puissante pour déchaîner ou freiner l'élan de l'assaut et du sac. Vous êtes encore en fleur comme j'étais quand avec la galère de Provence je m'en allai vers le Levant, et que la fortune chassa le navire échoué dans la bouche de ce Tibre antique où voici qu'elle m'a reconduit aujourd'hui pour périr. Détruite et pillée fut la galère, vêtements et équipements perdus, nu je campai sur la plage ; cinq ans plus tard, j'étais vicaire du roi d'Angleterre et je tenais la ville d'Anvers et le trésor qui s'y était amassé. De première barbe vous êtes encore, chers frères, et ne connaissez point ce qu'est la fortune : elle aide les forts, bien qu'elle

soit trompeuse. Je vous prie donc d'être forts, et sages, et vaillants au monde comme je fus, et que vous vous aimiez et honoriez. Ne craignez point, car vous ne mourrez pas aujourd'hui. Je mourrai et ne doute pas de ma mort. Je n'estimais les remparts des cités qu'autant qu'ils se trouvaient à prendre, ainsi ma vie que pour devoir la conquérir chaque jour. Je pense à présent qu'il vaut mieux n'avoir pu la racheter au comptant car toujours dans l'avenir je l'aurais méprisée comme chose à moi revendue par un vil insensé. Je suis satisfait de mourir sur cette terre où trépassèrent les bienheureux Pierre et Paul, d'avoir paix dans la miséricorde de Dieu, de reposer sur la sainte poitrine de Sire Saint Jean. Allons, frères, allons, mon bon sang. Par ta faute, Arimbaldo, moi, un homme, je fus conduit à ce traquenard comme un gamin. Mais ne te lamente pas sur moi, ne pleure pas. Mais souviens toi qu'hier encore, mes frères, nul n'était au dessus de moi, comme maître de guerre, ni meilleur aux armes, ni meilleur à cheval, ni de plus sain conseil, ni davantage redouté ». En ces réconforts, la nuit venait au jour et l'aube commençait à paraître. Le frère se secoua et voulut entendre la messe. Il s'y tint debout, jambes nues.

Sur l'heure de trois heures et demie, la cloche sonna et le peuple fut appelé. Conduit à l'escalier du Capitole où se trouvait la cage du lion, le Provençal eut pitié du fauve et fut allègre de mourir. Il s'agenouilla devant l'image de Notre Dame. Trois petits frères l'assistaient. Le peuple admirait silencieux la noble pompe du chevalier vêtu de velours fauve brodé d'or. Debout, il écouta la sentence. Il interrompit le lecteur en criant : « Ah, Romains, et comment pouvez-vous consentir à ma mort ? Quelle injure avez-vous donc de moi ? Et qui donc pourrait aujourd'hui réformer à bon état votre ville misérable, sinon moi, qui sus réduire à l'obéissance, par la raison et par l'épée, la Pouille, la Marche et la Toscane ? Par votre misère et par ma richesse je dois aujourd'hui mourir ; mais honte à vous, honte à ce sâle chien de traître qui m'a menti. » Il entendit le frémissement du peuple alentour ; apaisé, il s'agenouilla de nouveau devant la Vierge. Comme il lui sembla,

dans la sentence, entendre mentionner la potence, il bondit immédiatement sur pieds, pâle de courroux, se dressant de toute sa stature, comme pour repousser l'infamie. Ceux qui se tenaient auprès de lui l'assurèrent de ne point douter qu'il ne fût condamné de la tête. Alors il se calma ; d'un pas très ferme il marcha au supplice, vers l'esplanade du Mont Tarpéien. L'endroit était triste et sauvage, assombri par l'ombre des antiques gibets, pâturage de chèvre, halte de cordiers, jonché de colonnes brisées et d'oliviers tordus ; de là se découvrait le visage travaillé de la Ville avec ses basiliques et ses cloîtres, avec ses thermes et ses cirques, avec ses arcs crénelés et ses forums fouillés, la blancheur de ses marbres à moitié enfouis sur quoi les bâtisses de brique rougeoyaient, comme faites de caillots pétrifiés. Il tourna ses yeux de proie ; puis les fixa sur la tour caétanienne des Milices, fondée d'un jet cyclopéen sur le forum de Trajan. Son rêve de domination repalpita pour un instant sur la cime du rempart formidable. Il vit sa Grande Compagnie conduite par le comte Lando chevaucher vers les terres lombardes pour de nouvelles proies, ignorante du sort inique. Il dit : « Je voulais soulever votre ville, ô Romains. Je meurs injustement. » Il s'approcha du billot, s'agenouilla, posa sa tête sur le bois, à l'essai ; puis il se releva et dit : « Je ne suis pas bien ». Il se tourna vers l'Orient, à Dieu se recommanda ; de nouveau mit les genoux à terre, baisa le billot, dit : « Dieu te sauve, sainte Justice ». Il fit de la main le signe de la croix sur la place où il devait laisser la vie, baisa le signe ; il retira son capuchon brun bordé d'or, le jeta. Quand le couperet fut ajusté, il dit : « Je ne suis pas bien ». Et il appela son médecin de plaies, qui se trouvait présent parmi ses serviteurs. Le chirurgien retrouva la jointure de l'os et la montra au bourreau. Tout le peuple alentour était suspendu et retenait son souffle ; les pasteurs de loin regardaient étonnés ; les bottes de chanvre resplendissaient au soleil d'août du haut des piques tenues par les cordiers ; si haut était le silence qu'on entendait les chèvres brouter les rejetons. Tranchée du premier coup, la tête bascula. A la violence du jet de sang se connut la puissance de cette vie. Quel-

ques poils de la barbe restèrent au couperet. Si nette fut la coupe, que, lorsque les frères mineurs rappliquèrent la tête au buste, il sembla que la grande dépouille eût autour du cou un fil vermeil. Elle fut enterrée à Araceli.

Si Cola de Rienzo avait eu le cœur d'assister au spectacle, il aurait du frère cruel appris au moins à bien mourir. Il avait fait pendre Martino di Porto, l'époux hydropique de Monna Masia, pour avoir pillé la galère de Provence à l'embouchure du Tibre ; et l'enfant de Narbonne échappé au naufrage devait à la même place tomber sous le fer du même justicier.

Frappé de la magnanimité du guerroyeur devant le supplice, les Romains murmuraient de remords et de courroux. Les plus hardis accusaient déjà d'ingratitude et d'avarice celui qui reconnaissait par des chaînes la bienfaisance d'Arimbaldo et confisquait pour soi le trésor du Frère Moriale. Il réunit et harangua le peuple pour l'apaiser, proposant dans son discours une impudente parabole : « Nous ferons comme fait le vanneur : il envoie la balle au vent et garde tout le grain pour lui. Ainsi, avons-nous puni cet homme faux, et son argent et ses chevaux et ses armes nous les retenons pour faire nos affaires ». Des cent mille florins d'or, il eut une grande part, le reste arracha Messire Jean di Castello ; le pape en séquestra soixante mille dans les banques de Padoue pour les confisquer ; les Florentins s'emparèrent des dépôts qui étaient dans les banques de Pérouse. Albornozzo voulut qu'Arimbaldo lui fût envoyé sauf, ce qui fut fait. Brettone demeura enchaîné dans la prison capitoline.

Entre la démence et la peur, Cola se précipitait à son ultime honte. Il leva de nouvelles milices contre les Colonna ; il nomma capitaine Richard Imprende degli Anibaldi, bon maître de guerre, puis en pleine campagne bien conduite, le cassa de son commandement ; il établit de nouvelles gabelles sur le vin, le sel et les autres denrées : en fin de compte, prenant ombrage du sage homme Pandolfo de'Pandolfucci, vieux citoyen et de grand crédit sur le peuple, il le fit arrêter et décapiter sans grief. Perdant toute retenue, tou-

jours plein de viande et de vin, entouré de parasites et de favoris de la pire sorte, il assumait ouvertement des manières de tyran, mais sans le nerf de la tyrannie. Pour la garde de sa personne, il leva cinquante hommes par quartier, prêts à toute alerte, mais ne les paya pas. La mobilité des sensations et des soupçons travaillait sa paresseuse corpulence comme un nuage de moustiques fatigue une vache de boucherie. Palabrant en son conseil, il passait du fou rire au déluge de larmes. Il riait et pleurait en même temps ; il tombait en vertiges, s'effondrait en syncopes. Il sautait dans son lit, l'oreille tendue aux cris des oiseaux de nuit.

Bien d'autres cris brusquement lui parvinrent, un matin d'octobre vers none, tandis qu'il flémassait s'étant lavé la figure comme d'habitude avec du vin grec. « Peuple ! Peuple ! » L'infamie de l'exécution de Pandolfo aidait dans leur dessein les Colonna et les Savelli. Leurs partisans rameutés d'un mouvement rapide, des quartiers Colonna, Trevi, Sant'Angelo et Ripa, commencèrent à lever une rumeur, coururent aux armes et sortirent en foule contre le Capitole en criant : « Peuple ! Peuple ! » Les quatre torrents grossissaient et se déchaînaient en débouchant sur la place, envahissaient les escaliers, de toute part assiégeaient le palais, battaient la palissade et le mur dont Cola avait clos les inter-colonnes de la loggia. Et la voix, dans la grêle des pierres, se transformait, hurlement d'hommes, de femmes et d'enfants unanime et implacable : « Meure, meure le traître ! Meure qui a fait la gabelle ! A mort ! ».

Toujours engourdi, levé sur un coude, le poltron entendait le vacarme, en pensant qu'un discours apaiserait facilement l'émeute ; car il venait justement de recevoir la lettre papale de confirmation, à publier en conseil. Il se leva pour appeler ses gens. Nul ne répondait, ne venait. Juges, notaires, scribes, camériers, serviteurs, tous avaient pris soin déjà d'abriter leur peau en fuyant ; beaucoup d'entre eux s'étaient même joints à la foule des hurleurs et dans cette furie soufflaient leurs vengeances. Les appels anxieux réveillaient l'écho dans les salles désertes. La face de Cola se mua de vermeil en livide, sous la moiteur du vin grec, lorsque parut à lui,

avec deux seuls valets, son parent Locciolo, pelletier, très vil concussionnaire, sordide parvenu. Le tumulte croissait, sur les murs pleuvaient les pierres et les carreaux, dans la charpente la flamme crépitait déjà, et le sénateur affolé demandait conseil au vendeur de couvertures. Celui-ci s'efforçait de le démonter plus encore, car il avait en lui-même décidé de se conciler la canaille en poussant dans sa gueule la victime obèse. « Cela ne se passera pas ainsi, par ma foi ! » s'écria Cola en se reprenant ; et sa foi fut dans la vertu de l'apparat et du sermon. Il revêtit ses armes à la manière d'un chevalier, ceignit son corps de la cuirasse et de la braconnière, enfila son surcot de pourpre, enfonça la salade sur sa nuque, empoigna le gonfalon du Peuple et se rendit ainsi paré à la grande salle qui occupait toute la largeur du palais, avec des balcons par devant et derrière. Il se présenta seul, il étendit les mains vers le vacarme. Une épaisse tempête de hurlements, de cailloux et de flèches le rejeta contre le montant. « A mort, à mort ! » Il tenta d'agiter au vent de la fureur l'étoffe au sommet de la hampe, de montrer du doigt la légende solennelle : *Senatus Populusque Romanus*. Une flèche partie d'une arbalète l'atteignit à la main ; les pierres bosselèrent son armure. Il entendait les coups pour démolir la porte, il sentait l'ardeur du feu monter qui s'accrochait au bois de la palissade et du pont en haut de l'échelle périlleuse. Ne pouvant tenir, il se tourna, et découvrit Brettone de Narbonne accroché comme un léopard au soupirail de sa prison, qui répondait au peuple. Il revit la haine et le sang de Frère Moriale dans les yeux du frère survivant. Il se retira, pris de terreur glacée, cherchant une fuite. L'asthme le suffoquait, l'inutile ferraille empêtrait ses mouvements. Il trouva des serviettes de table, les noua ensemble, en fit un sorte de câble, se l'attacha à la ceinture, se fit descendre par les deux valets à l'air libre devant la prison du Tabulario. Les prisonniers aux fers hurlèrent comme des loups avides de le dépecer. Il eut peur, et il s'arrêta, quoiqu'il eût les clefs sur lui. Pendant ce temps, Locciolo se penchait au balcon d'avant et faisait signe au peuple-mâtin que la grosse bête était descendue d'autre part. Puis il courait au balcon

de derrière et réconfortait son parent en lui soufflant de n'avoir pas de crainte ; et de nouveau retournait à la meute et lui montrait la bonne voie pour la prise. Etourdi par la clameur et par le fracas incessant (dévastateur l'incendie rugissait aux portes), désespérant de la fortune, un instant il hésita sur ses jambières entre la peur du massacre et l'ignominie de la fuite. Il s'enleva la salade et la jeta à terre ; il commença à se dépouiller de ses armes. La honte paralysa les jointures de ses bras. Il se baissa, ramassa les pièces de l'armure, pour les remettre. Une dernière image des histoires anciennes éclaira sa cervelle bouleversée, le poussa au dessein d'affronter le danger en héros. Mais ce fut une brève ardeur que la lourde bestialité des viscères vainquit et aveugla. A l'heure où le sang des hommes ne peut mentir ni se déguiser, la sévérité du sort inflexible l'obligea à sortir de la pourpre non sienne pour retourner à son torchon. Fils de tavernier redevint devant l'épreuve le Tribun auguste.

Imprégnée d'huile et de poix, la première porte flambait comme un faisceau de sarments. Les poutres du plafond, la loggia étaient sur le point de croûler démolies. Les langues de feu léchaient déjà la seconde porte qui crépitait, sèche comme l'amadou. Les échardes et les étincelles tachaient l'odieuse fumée de bitume. L'ardeur et la clameur alternaient. On entendait de temps en temps le rugissement du lion capitolin dominer le tumulte. Le feu et la mort, les deux puretés du monde, appelaient le héros au grand parallèle. Et Cola déguerpit lestement dans la cahute du portier ; haletant il se débarrassa de son fer et de ses insignes ; il troqua l'épée contre les ciseaux et le chaudron ; avec les uns se coupa la barbe, avec l'autre se frotta la face. Tondu, couvert de suie, il prit un manteau en loques, s'en enveloppa ; fit un paquet d'un matelas et de quelques draps de lit, se le mit sur la tête. Sortit vilain comme il était né. Il passa en courant au milieu de l'incendie, traversa la loggia branlante, descendit le premier et le second escalier sans être reconnu. Il imitait le parler de la Campagne, disant aux autres : « Sus, sus au traître ! Sus pour voler, car il y a de quoi faire ! » Passée la dernière porte, déjà presque au bout de sa fuite, l'œil perçant de quelqu'un

qu'il avait offensé, l'œil infallible de la haine, accouré de la sorte son paquet sur la tête, le reconnut. L'ennemi vit luire à ses poignets ses bracelets et l'identifia plus sûrement. « Où vas tu ? », le saisissant a bras-le-corps. Brusquement il lui arracha ce matelas, ce manteau, le découvrant à la vue du peuple il cria : « Voici, voici le traître ! »

Tout autour le tumulte instantanément cessa ; mille et mille bras levés pour frapper et brûler retombèrent. Seul l'ennemi, sans desserrer sa prise, d'une poigne solide traîna sa victime haletante par l'escalier au pied de la cage du lion où le preux frère de Saint Jean avait entendu sa sentence. Là, il le poussa et l'abandonna sans rien dire. Nul n'élevait la voix. Une grande stupeur paralysait le peuple. Un grand silence s'était fait. On entendait le grondement du fauve à crinière et le halètement de l'obèse. Celui-ci, débraillé n'avait que le justaucorps vert qu'il portait sous ses armes et ses chausses vermeilles : aux épaules demeuraient des morceaux de cuirasse, à la cuisse droite un cuissard, sur la hanche une demi-plaque. Il soufflait et il épiait, le museau barbouillé de suie, semblable à l'un de ces pantins bâti et décoré en dérision par la marmaille même qui s'apprête à le défoncer. Il épiait et balbutiait, ne pouvant former une parole, car la terreur avait noué sa langue dans l'enclos de ses dents. Bondit de la foule Cecco del Vecchio, l'estoc au poing, qui lui donna un coup droit dans le ventre ; d'où l'âme s'échappa avec un sifflement comme le vent d'une outre percée. L'épouvantail bascula un peu sur ses jambes rouges ; mais, avant qu'il ne s'écroulât, Treio le notaire lui fendit le crâne d'un coup de taille. La masse tomba d'un coup, sans mot ni soupir. Alors les plus féroces se lancèrent en hurlant, à l'envi le lardèrent, le criblèrent de leurs fers ; ses mains, ses oreilles, son nez et ses couilles furent coupés.

Puis, ayant pris dans un nœud coulant les fuseaux de ses jambes, ils le traînèrent jusqu'aux maisons des Colonna, à San Marcello. Ils le pendirent par les pieds à un petit puits, et ils le lapidèrent en grande fête et tintamarre. Il pendait là sans tête car le peu

qu'avaient laissé les fers s'était usé à force de traîner. Il était nu, blanc de peau comme une femme, où le sang ne le rougissait pas ; à la manière des bêtes à la boucherie, ses intérieurs encore fumants, mal retenus par un filet troué, dégorgeaient.

Il resta là, pour la risée publique, deux jours et une nuit, jusqu'à ce qu'il eût empuanti d'une grande infection cette tête de rue. Par ordre de Giugurta et de Sciarretta Colonna, il fut descendu du puits, porté au champ de l'Austa, à l'emplacement du Mausolée impérial et livré à la rage des Juifs hideux pour qu'ils le brûlent. Ceux-ci firent un bûcher de chardons secs et en grand nombre accoururent pour attiser la flamme. Les vents eurent la cendre, les siècles la mémoire, et chacun les discordes.

Ainsi disparut le Tribun de Rome, et la Ville demeura sur ses collines seule avec ses destins et avec ses tombeaux.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La Vie de Cola de Rienzo*).

Trad. de Christian Funck-Brentano.

Les Rabbins de Marrakech

Le titre de rebbi évoque dans beaucoup d'esprits l'image simpliste de l'officiant dans le temple. Cette idée ne reflète en rien la réalité.

Si généralement un rabbin occupe la chaire de la synagogue, c'est uniquement parce qu'il sait prononcer correctement les mots de la langue sacrée. Quiconque satisfait à cette condition peut remplir le même office.

Le rabbin, considéré comme tel, n'est pas un ministre du culte. Son rôle beaucoup plus vaste tient surtout de l'éducateur, du guide et du juge.

Rebbi signifie maître dans le sens où nous l'entendons quand nous interpellons un grand écrivain ou un grand peintre. Comme la science talmudique est ici la seule qui soit concevable, le titre de rebbi est donné par le peuple à toute personne qui, en cette science, connaît plus que le vulgaire. Un juif peut être commerçant ou artisan et mériter par ses connaissances d'être appelé *rebbi*. Mais il ne pourra en principe éduquer, guider ou juger que s'il est rebbi, c'est-à-dire supérieur par sa science à ceux qui l'entourent.

C'est à la yechiba que le jeune homme acquerra les connaissances qui lui vaudront le titre envié.

Le mot yechiba désigne le cours même du maître talmudique qui prodigue son enseignement comme il l'entend, soit dans une synagogue quand il en a une à sa disposition, soit tout simplement dans sa chambre parmi la volaille et la pouillerie.

Comme la boutique du barbier, l'échoppe du détaillant de charbon ou d'huile, la yechiba satisfait à un besoin constant. Pas plus que ces derniers le maître talmudiste n'est appointé par la communauté (1) mais comme eux il vit de sa clientèle, c'est-à-dire des oboles payées par ses disciples ou leurs protecteurs.

Il y a ainsi dans le vieux mellah plusieurs yechibas qui se concurrencent selon le jeu normal de l'offre et de la demande.

Le recrutement des élèves est varié. On trouve parmi eux des fils de notables ou de petits bourgeois. Il n'est point de famille considérée ou disposant de quelques moyens qui n'envoie ses enfants faire une ou plusieurs années de yechiba.

On y trouve aussi beaucoup d'enfants pauvres : certains de la ville même, mais la plupart — nul n'est prophète en son pays — provenant des environs ou même de l'extrême sud marocain.

Jusque dans les communautés les plus reculées du Draa en effet, le pauvre mellah de Marrakech apparaît comme la citadelle où 15.000 juifs vivent sous la protection du puissant sultan, comme la ville aux trente synagogues, le foyer des études sacrées.

Les récits démesurément grossis des voyageurs y font se mouvoir des hommes fabuleusement riches, des rabbins extraordinairement savants qui accomplissent des merveilles. On le désigne sous le nom resplendissant de seconde Jerusalem.

Un jeune homme paraît-il assez doué ou parvient-il par son dynamisme personnel à le suggérer à son entourage ? Ses parents, ses amis, toute la communauté parfois se cotiseront

(1) Il en recevait cependant chaque mois quelques secours destinés, en principe, à secourir les élèves pauvres.

pour acquérir les protections nécessaires à son départ pour Marrakech ou bien, après avoir longtemps préparé et combiné son voyage, il s'enfuira de lui-même vers la ville rêvée.

Il y débarque, n'ayant pour tout bagage qu'une connaissance parfaite de la Thora qu'il a psalmodiée pendant des années entières. Il se présente en premier lieu à la yechiba. Le maître après avoir jugé rapidement du degré de ses connaissances, le dépêche chez un notable qui, trop heureux de mériter une récompense future en favorisant l'instruction, lui donnera gîte, couvert, livres et parfois même, pour qu'il puisse travailler en toute quiétude, sa fille en mariage. Il n'est point de marrakchi de bonne famille dans la précédente génération qui ne se souvienne d'avoir eu jadis comme frère adoptif quelque montagnard surgi un beau jour de Tazenakht, d'Amizmiz ou de Tinghrir, venu ainsi forcer sa destinée.

...Dans ce mellah d'autrefois où le talmudisme est la seule science, le seul sport, la seule passion, les étudiants sont couvés par la foule comme peuvent l'être des champions populaires. Les connaisseurs s'intéressent à leurs progrès et supputent leur avenir. Bien souvent cette jeunesse privée d'air sain et d'exercice physique apporte à l'étude une ardeur sans mesure. En dehors des heures de classe on la trouve réunie par petits groupes dans les synagogues, relisant le passage commenté par le maître, le discutant et le répétant avec frénésie. Les plus curieux dévorent les livres de commentaires qui forment la bibliothèque de tout juif pieux : la Michne Thora de Maïmonide, le Chalom Aroukh de Joseph Caro, le Kessif Nissim du même, le Vice Roi de Judah Rosanis, le commentaire direct de la Thora de Rachi, etc., tout un luxe d'ouvrages hébraïques édités à Vienne ou à Livourne, comprenant non seulement le texte original lui-même, mais encore en marge un flot de commentaires.

Ils cherchent avidement les questions traitées par le maître dans la dernière leçon, confrontent l'interprétation des docteurs avec celle qui leur a été donnée, interrogent le professeur quand ils ne comprennent pas.

Cette recherche perpétuelle du sens des textes sacrés, le développement infini des cas à résoudre deviennent pour beaucoup une obsession. Certains esprits sont tenaillés par des problèmes imaginaires qui prennent d'effrayantes proportions. Parfois ils n'y résistent pas et leur cerveau sombre dans la folie.

...Pour comprendre les jouissances du Talmud, il faut avoir vu l'expression passionnée des visages lorsqu'un point, qui paraît avoir épuisé tous les commentaires possibles, rebondit soudainement à la faveur de quelque argument tenu en réserve. Elèves et auditoire éprouvent alors la même joie intense qu'un amateur de rugby assistant à un beau départ de trois quart, un bridgeman savourant une savante défausse, un aficionado contemplant une belle estocade.

*
**

Le titre de rebbi est surtout donné par le consentement populaire. Il arrivait cependant que tel fils de notable fût consacré solennellement rebbi. Le jeune savant prononçait à la synagogue devant une assemblée formée par les rabbins et ses camarades de yechiba une homélie ou commentaire, en principe de sa composition, dite *cemiha* (mot à mot : témoignage, point d'appui). On l'interrogeait ensuite en lui posant des objections qu'il devait réfuter. Puis, quand tout était terminé à la satisfaction générale, un grand festin réunissait à la table du jeune lauréat sa famille, son maître et les principaux rabbins. On mangeait bien, buvait mieux encore, et l'on se congratulait.

Cependant cette consécration était facultative. Tout

comme les décorations dans une démocratie, le titre de rebbi se vulgarisa. Le peuple le décerna à tel jeune homme parce qu'il était tenu en estime par les principaux rabbins, à tel autre possédant assez de science pour ne pas être compris de tous mais dont il convenait de ménager l'influence, à tous ceux enfin qui vivaient de leurs connaissances, réelles ou présumées.

En fait rien n'oblige le jeune homme qui a quitté la yechiba muni du titre de rebbi de consacrer toute sa vie à l'étude, à l'enseignement ou au culte.

Il arrive fréquemment que, rendu plus sûr de lui par le prestige acquis, il entreprenne un commerce. La considération qui l'entoure lui permettra de trouver plus aisément un commanditaire ou d'épouser une fille richement dotée. Il n'abandonnera pas complètement l'étude pour cela, mais en y consacrant quelques loisirs, maintiendra son prestige. Fera-t-il de mauvaises affaires et tombera-t-il dans un extrême dénuement ? Par son titre de rebbi il aura sur les aumônes un droit de priorité. Rien ne l'empêchera non plus alors de vivre de sa science.

Différentes carrières en effet s'offrent aux rebbis :

Tout en bas de l'échelle il y a les rebbis tueurs de poules qui seuls possèdent le droit de mettre à mort la volaille dans le mellah en percevant une rémunération infime. Cet emploi est souvent tenu par de jeunes étudiants. Les rabbins tueurs de poules doivent connaître tout ce qui dans le Talmud a trait à la matière. Cependant aucune autorité ne leur délivre de diplôme. Seule la réputation, l'estime dans laquelle il est tenu par les personnages considérés peut permettre à quelqu'un de tenter avec chance de succès d'attirer la clientèle. Bien entendu un illettré ne s'y risquera jamais.

Il y a ensuite le rabbin maître d'école qui répète inlassablement les versets de la Bible aux petits enfants, le rabbin officiant qui dirige le culte à la synagogue et en perçoit les

revenus moyennant une redevance qu'il paie au propriétaire. A un degré beaucoup plus élevé se trouve le rabbin égorgneur de bétail qui, avant de parvenir à cette haute position, a dû en principe s'adonner à des études longues et compliquées. Cependant à Marrakech cette charge était héréditaire. Elle constituait une source appréciable de revenus car, selon une vieille coutume, nul dans les mellahs du sud marocain ne pouvait remplir l'office de sacrificateur s'il n'avait obtenu du rabbin égorgneur de Marrakech une autorisation écrite, appelée elle aussi *cemiha*, et, pour obtenir ce diplôme, le candidat ne devait pas seulement justifier de ses connaissances, mais aussi acquitter une redevance.

Le maître talmudiste qui forme dans la *yechiba* l'élite de la jeunesse est peut-être celui qui jouit du prestige le plus considérable.

...Un autre genre de rebbi est le sorcier qui, après avoir établi sa réputation de savant, exploite fructueusement la crédulité populaire et les obsessions des névrosés ; il guette les femmes enceintes et leur fait verser de l'argent sous couleur d'assurer le bonheur de leur postérité. Il fait profession de guérir toutes les maladies.

...C'est bien entendu au rebbi que le peuple s'adresse pour faire arbitrer ses différends selon la loi du Talmud. Il y avait autrefois à Marrakech cinq *daïans* (juges) choisis entre les rebbis par le conseil de la communauté, mais point de tribunal ; chacun d'eux rendait la justice dans son propre domicile. Ils établissaient en outre les contrats de mariage. Ils vivaient des droits prélevés à l'établissement de ces actes, d'une taxe payée par les plaideurs et aussi, selon la vieille coutume marocaine, des menus présents apportés par ceux-ci. Il serait inexact cependant d'en conclure que, d'une manière générale, ils vendaient la justice car, et c'est là un fait qu'il convient de souligner, aucun d'entre eux ne laissa une fortune considérable.

...Enfin au-dessus de tous s'exerce l'autorité du *rab*, grand rabbin également désigné par le conseil de la communauté. Il est le juge principal, le censeur des mœurs, en principe tout au moins la plus haute autorité dans Israël.

*
**

L'étude de cette colossale jurisprudence basée sur la Thora, le Talmud, les codes et les commentaires dérivés, n'est pas la seule qui soit en honneur à Marrakech. Les doctrines mystiques qui se sont épanouies au Moyen Age et dont le Zohar forme la compilation y sont aussi répandues. Presque à l'égal de la Thora, le Zohar est l'objet de la vénération populaire. Il représente aux yeux des masses la Parole de Dieu.

Un petit fait nous revient à la mémoire.

Tous les ans, les israélites de Marrakech ont coutume de célébrer par une fête de nuit au cimetière la mémoire de l'auteur présumé du Zohar, Simon Bariohayé. On voit alors, au coucher du soleil, les familles du mellah porter bouilloires, casseroles, charbon de bois, affluer à la nécropole qui, dès la chute du jour, s'anime d'une vie intense.

Devant les sépultures des rabbins, hommes, femmes, enfants, défilent, par petits groupes, prient, chantent, baisent la pierre tombale, allument des lampes dont les flammes vacillantes trouent à peine l'obscurité de la nuit.

Dans les espaces vides, à la lueur rouge du charbon qui brûle dans les réchauds, les femmes dressent la tente familiale, préparent le thé ou le repas du soir. Ça et là les enfants indifférents gambadent parmi les morts, les colporteurs déplacent leurs éventaires de gâteaux, de vin et de mahia, les mendiants affalés contre les tombeaux implorent la charité des passants, les hommes assis sur des nattes et se dandinant lisent en chœur le Saint Zohar à la lumière bleue de l'acétylène.

Ce soir là mon compagnon, après m'avoir promené dans le cimetière, m'amena visiter son père qui, malade et âgé, n'avait pu quitter le logis.

Nous trouvâmes au premier étage d'une maison du mellah un beau vieillard aux yeux clairs, la tête couverte du mouchoir bleu, à la barbe d'une blancheur de neige. Assis à la turque sur un matelas, il lisait un livre de prières devant un autel improvisé formé d'une vieille chaise boîteuse recouverte d'un coussin de velours sur lequel trônaient les trois tomes du Zohar que, dans un geste de dévotion naïve, il avait enveloppé dans une rutilante soierie japonaise, dont l'éclat factice correspondait à sa notion du beau.

Cependant, si la connaissance du Talmud qui règle les rapports entre l'homme et la divinité comme entre les hommes eux-mêmes est indispensable pour mériter la considération ou remplir une charge, celle du Zohar qui explique les mystères divins est un luxe réservé aux seuls initiés.

Aussi le Zohar n'est ni enseigné à la yechiba ni commenté à la synagogue. Ceux qui le cultivent se groupent autour d'un rebbi. Ils se réunissent dans une chambre à intervalles réguliers, généralement tous les samedis avant l'office de l'après-midi, parfois, en hiver, au milieu de la nuit. Le rebbi Zohar lit le livre en hébreu, puis en arabe. Les disciples généralement se bornent à l'écouter. Quelles pensées cette culture développe-t-elle dans les esprits ? Insondable mystère que nous n'essaierons pas de scruter. On dit qu'autrefois Marrakech produisit des zoharistes réputés qui publièrent des commentaires mystiques, que l'étude du Zohar se faisait selon un plan qui comprenait d'abord un peu de Talmud, puis les premiers ouvrages cabalistiques, enfin l'ouvrage même avec le torrent de commentaires qu'il a lui aussi inspirés.

On dit aussi que le rebbi Zohar est souvent un homme que les fatigues du Talmud ont rebuté et qui s'est réfugié

dans l'enseignement du Zohar infiniment plus facile : il y suffit, en effet, de répondre par des paroles incompréhensibles aux questions des élèves trop curieux.

Le rebbi Zohar exerce généralement une profession et ne vit pas seulement de son enseignement.

Le groupe des disciples qui l'entourent lui paient une petite redevance pour régler le loyer de la chambre de réunion, pour préparer le thé pendant les nuits d'hiver.

Il reçoit parfois directement, parfois indirectement de menues oboles : tout achat de livres pieux, toute dépense en vue d'aider à l'étude est tenue comme une bonne action. Un membre du groupe se procurera à ses frais un zohar tout neuf et en fera présent au rebbi. Celui-ci le vendra fictivement à un second membre qui de nouveau lui en fera le présent, puis à un troisième, etc...

Il y a encore dans la communauté marrakchie deux ou trois groupes d'une dizaine de personnes qui s'adonnent à l'étude (?) du Zohar. Leur ensemble forme ce qu'il est convenu d'appeler la Hebra Zohar.

J'eus l'occasion d'assister à la réunion d'un de ces groupes, et voici ce que je vis.

Une chambre rectangulaire donnant sur une cour. Une grande table prenant la longueur de la pièce. Tout autour chaises et bancs. Sur le mur un immense portrait en lithographie de Simon Bariohayé. A côté un tronc pour offrandes.

Face à la porte deux rebbis zohars sont assis ; ce sont deux commerçants retirés des affaires. Ils sont vieux, coiffés du légendaire mouchoir. Leur barbe se déroule en tresses qui oscillent comme un pendule et sur lesquelles leurs mains viennent parfois chercher une caresse.

Est-ce une coïncidence ou bien le signe de deux esprits différents ? J'ai fréquenté quelques talmudistes : ils avaient l'œil vif, les gestes brusques d'hommes habitués à démontrer, trancher, riposter, écraser à coups d'arguments. Le visage des

deux vieillards reflète une complète sérénité. L'un cependant a l'œil légèrement goguenard, mais tous deux affichent cet air satisfait et entendu d'un monsieur qui connaît les coulisses du ciel.

Ils lisent chacun à son tour : le rebbi à l'œil goguenard interrompt parfois son voisin avec une moue malicieuse ; mais il parle lentement comme s'il pesait ses termes. L'autre répond de même. Quelle différence avec le torrent de paroles qui déferlent à la yechiba ! J'eus par la suite la traduction de ce qu'ils lisaient. En voici un extrait :

« C'est ainsi que la cause des causes a produit les dix sephiroth. La Couronne, c'est la Source d'où jaillit une lumière sans fin et de là vient le nom d'Infini, en soph, pour désigner la cause suprême ; car elle n'a dans cet Etat ni forme ni figure ; il n'existe alors aucun moyen de la comprendre, aucune manière de la connaître ; c'est dans ce sens qu'il a été dit : « Ne médite pas sur une chose qui est trop au-dessus de toi ». Ensuite se forme un vase aussi resserré qu'un point, mais dans lequel pénètre la lumière divine ; c'est la source de la sagesse, c'est la sagesse elle-même en vertu de laquelle la cause suprême se fait appeler le Dieu sage. Après cela elle construit un vase immense comme la mer et qu'on nomme l'intelligence : de là vient le titre de Dieu intelligent ».

Dans l'assistance composée d'une douzaine de personnes parmi lesquelles quatre ou cinq jeunes gens, nul ne disait mot.

L'un dormait paisiblement, un autre, une paire de lunettes pinçant l'extrémité de son nez, étreignait son livre avec force et se penchait avidement sur les lignes mystérieuses comme pour en extraire le contenu ; un troisième venu de la montagne, vêtu d'un vieux burnous indigène, promenait autour de l'assemblée un œil vague et ahuri.

Les regards exprimaient la stupeur, l'hébétude, l'admiration...

JOSÉ BÉNECH.

La Société Berbère

Les institutions des différents peuples de l'Afrique du Nord sont déjà bien connues ; les mœurs le sont beaucoup moins car il est difficile de pénétrer l'esprit d'un autre peuple.

En tout cas les institutions et les mœurs des Indigènes ont toujours été étudiées au dehors par les Européens. On voit assez quel est le grave inconvénient d'un pareil point de vue, les auteurs fussent-ils les hommes les plus savants du monde. Mais l'on pouvait toujours objecter que les Indigènes, trop éloignés des Européens par leurs civilisations traditionnelles, étaient incapables d'exprimer pour des étrangers leur propre point de vue. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Deux étudiants kabyles nous prouvent avec évidence qu'ils ont su - chose si rare - pénétrer à fond leur milieu original sans se perdre dans l'érudition, le juger avec clairvoyance sans le renier ni le irahir, allier enfin l'intelligence à la sympathie, sympathie sans laquelle rien de ce que nous pouvons apprendre ne mérite le nom de vérité (1).

JEAN GRENIER

La société berbère persiste et ne résiste pas

Les Berbères n'ont jamais formé un Etat, une civilisation à eux propre.

Mais des multiples colonisateurs qui ont passé sur leur sol, des Carthaginois aux Français, en passant par les Ro-

(1) L'étude de M. Berzane sur « quelques superstitions kabiles » paraîtra dans un prochain numéro d'Aguedal.

mains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes et les Turcs. nul ne leur a transmis sa civilisation.

D'où vient cette apparente contradiction ?

Il semble à première vue que puisqu'après vingt-cinq siècles de civilisation étrangère les Berbères sont restés eux-mêmes, ils aient des énergies considérables à opposer à l'étranger. Mais, puisque d'autre part ces énergies n'ont jamais pu se fondre en un tout harmonieux, il faut croire que quelque principe de destruction, quelque vice interne empêche cette synthèse.

Cette force de résistance et cette incapacité politique semblent pouvoir s'expliquer par une constitution sociale particulière qui a déterminé à la longue dans les esprits une psychologie politique assez primitive.

*Elle n'est pas un fait naturel mais
une création volontaire*

Le caractère de tout groupement berbère est d'être quelque chose d'on ne peut moins raisonnable. Un parti (*sof*) n'a rien qui logiquement le légitime : il ne diffère du parti adverse que parce que les familles qui le composent ne sont pas les mêmes ; on ne choisit pas en Kabylie son parti, on y naît. Une fois incorporé, on n'a pas à charge de faire prévaloir tel idéal, ni même tels intérêts, ce qui pourrait encore se concevoir, mais de s'opposer à un autre parti, sans raison ni but, uniquement pour s'opposer. Dans un village de la tribu des Aït Yaní, un *sof* exile tout le *sof* adverse, un peu plus de la moitié du douar, pendant onze ans, sans cause, sauf que ses membres étaient en l'occasion les plus puissants et les plus riches. Un forgeron qui avait réussi à se mettre à dos à la fois les deux *sofs* de son village fait alliance à lui seul

avec un bourg ennemi du sien, fait attaquer et brûler en une nuit son douar par ses alliés. C'est ainsi qu'Abalous a disparu à jamais dans les flammes. Partout ailleurs, le groupe est le moyen, on s'unit pour faire triompher par le nombre une cause. En Kabylie, le groupe est la fin.

Le groupe est la fin, mais il n'est pas non plus un fait naturel. Ce ne sont pas des conditions naturelles qui attirent en un lieu un afflux de populations d'origines diverses mais dont les conditions matérielles qui les ont réunies cimentent à la longue l'unité, c'est la création volontaire d'un groupement par juxtaposition de familles, c'est-à-dire d'unités sociales déjà organisées. L'organisation se fait ainsi non par le sommet mais par la base. C'est ce qui donne son caractère rigide à l'organisation sociale des Berbères. Quand une autorité publique administre un pays par sa bureaucratie, elle essaye de calquer des cadres sur la réalité : les Berbères commencent par se créer arbitrairement des cadres, puis ils s'y introduisent. De là cette éternelle poursuite d'un équilibre instable et sans cesse menacé. (Et les Berbères ont en cela beaucoup à faire, l'excès étant bien leur caractéristique). Cette poursuite est d'ailleurs, quant à ses effets pratiques, plutôt négative.

C'est une société instable

Les forces de destruction, dans une société où chacun agit sans règles et ne borne ses méfaits qu'à sa puissance, sont nombreuses et fortes. L'action des gens d'ordre, de ceux qui pourraient créer, se borne à annuler ces forces de destruction, à écarter dès sa naissance un malheur qui pourrait mener à de

grandes calamités. Voilà pourquoi les Berbères n'ont pas à proprement parler d'histoire progressive ou du moins à grands changements. Les tempéraments créateurs ne peuvent que s'opposer aux destructions dans la marche quotidienne de la vie, jamais ils n'arrivent à rien édifier au sein d'une société stabilisée, parce qu'ils agissent à l'intérieur des cadres sociaux. Ces cadres demeurent toujours à l'état diffus, chacun les sent clairement, mais nul ne les pense objectivement ni ne les raisonne, parce qu'aucun pouvoir central ne les a jamais incarnés et ordonnés. Cela explique, en même temps que la stérilité de l'histoire berbère, l'étonnante pérennité du peuple : les Berbères s'agitent pendant des années frénétiquement à l'intérieur de leurs cadres sociaux, un jour ils s'arrêtent épuisés, mais les cadres demeurent intacts et c'est parce qu'on n'en sort jamais que toute action est vaine ou négative. Il n'y a pas d'histoire du négatif, de chronique des événements évités. L'histoire berbère est une espèce de bouillonnement en vase clos ; au fond, le Berbère n'a jamais su sortir de lui-même.

De toute éternité, la société kabyle n'a jamais connu de pouvoir fortement organisé pour imposer le devoir et le règne de la justice ; les forces destructives que partout ailleurs une forte organisation sociale parvient à éliminer ou à neutraliser, y trouvent donc un champ libre à leur expansion. Le premier soin d'une telle société qui sans cesse menace de se désagréger, est de chercher à survivre le plus longtemps possible. Il s'y manifeste une sorte d'instinct de conservation. La recherche d'un bonheur plus grand, voire d'un bonheur tout court, est l'apanage des sociétés bien assises et bien ordonnées : seul l'homme qui sait qu'il sera encore vivant demain fait des projets d'avenir, croit au progrès et l'accomplit. Les Kabyles en sont encore au stade de la lutte contre la mort, et chaque génération reprend cette lutte au point où

l'avaient entreprise tour à tour les générations précédentes, au point où la prendront celles qui lui succéderont. Cette nécessité vitale pour un peuple colore sa psychologie : la plus grande calamité dont puisse souffrir un Kabyle est de manquer d'enfants mâles pour perpétuer la tradition, et il est étrange que la femme kabyle se soumette aussi complètement à cette unique fonction de productrice de mâles, — cela se lit à la fierté avec quoi elle arbore à son front la ronde agrafe d'argent, décoration des mères de nombreux fils. En dehors de cette espèce de conservation instinctive de la vie, il s'est formé des institutions d'un caractère très particulier. Puisque nulle puissance matérielle ne peut garantir l'existence du paysan guerrier, il n'y a qu'à la rendre, en certaines occasions, sacrée. C'est ainsi que s'est formée la coutume de l'*anoua*. Pour se rendre dans une autre tribu en pleine sécurité, il est nécessaire de se placer sous la protection, l'*anoua*, d'un de ses membres. Quiconque oserait porter la main sur vous aurait directement affaire au protecteur dont il aura « cassé l'*anoua* », c'est-à-dire souillé l'honneur. En outre, le code de l'honneur fait à tout Kabyle bien né un devoir sacré de ne point vous toucher, lui eussiez-vous fait les plus grands torts qui se puissent imaginer. Plus encore, vous n'êtes pas seulement garanti par l'éventuelle action punitive de votre protecteur et par le code de l'honneur kabyle, mais par une espèce de respect mêlé de crainte religieuse ; vous êtes censé tabou.

Il est d'ailleurs un certain nombre de survivances, chez les femmes surtout, de cette manière de défense-tabou et le Kabyle emploie un mot spécial dont la forme grammaticale vient d'un ancien kabyle aujourd'hui presque incompréhensible : *oulilak* (mis pour *our i lak*, il n'est pas permis, pas convenable), le *nefas* latin. Ces croyances viennent certainement du fonds le plus antique et sont de notre temps en plein

désaccord avec l'esprit des Kabyles, esprit réaliste et critique, voire raisonneur. Il n'y a pas dans les kanouns kabyles une seule défense ou prescription injustifiée de caractère plus ou moins religieux, tout au plus y trouve-t-on des sanctions contre les infractions aux règles de morale élémentaire, dont la disparition risquerait de désorganiser le corps social. Ainsi, toutes les énergies berbères ne tendent qu'à fuir l'anéantissement. Elles y ont complètement réussi. La terre kabyle, trop rocailleuse, ne nourrit pas qui la cultive, or les Kabyles sont essentiellement agriculteurs et peuplent cette terre à raison de trois cents au kilomètre carré.

La Famille

Les êtres avec qui un Berbère se sent socialement uni ne sont pas ceux avec lesquels il vit, mais ses consanguins. Il est bien plus près d'un trisaïeul mort depuis longtemps que de son voisin immédiat. A entendre parler des Kabyles, on a l'impression qu'ils croient que les morts ont laissé à leurs familles on ne sait quelle essence invisible mais toujours présente, une aide, un soutien dans l'adversité contre les familles ennemies, mais en revanche l'exigence que nulle tache ne vienne souiller la pureté du nom. Quand un Kabyle voit menacé l'honneur de son nom, il parle du déplaisir qu'en auraient ses ancêtres comme si ceux-ci vivaient encore ou que quelque chose de ce malheur s'en allait les torturer dans la tombe. Entre vivants et morts d'une même famille, il n'est donc pas de scission nette, les uns et les autres sont les unités d'un même tout, qui seul compte. A plus forte raison n'y a-t-il pas de distinction entre membres vivants d'une même

famille. On ne conçoit pas en Kabylie qu'un être privé de sa famille puisse se suffire socialement. La seule personnalité sociale est la *gens*. La responsabilité pénale dans les kanouns et les coutumes kabyles est non individuelle mais familiale : dans une *tamgert* (vendetta) on tue sans remords le fils d'un meurtrier, exactement comme si lui-même avait voulu et accompli le crime commis par son père. Voilà pourquoi, surtout avant l'occupation française, la pression des membres d'une famille les uns sur les autres était si forte. Peut-être qu'à l'origine, avant d'être Chrétiens puis Musulmans, les Berbères ont pratiqué le culte des ancêtres à la façon des anciens Grecs. Cela paraît dans la *fetra* (distribution d'orge et de figues aux pauvres le matin de la fête de l'*Aïd Fameziant* (Aïd Segir) : le père de famille prend un boisseau pour mesurer la quantité de grain ou de figues qu'il donnera en aumône ; à chaque boisseau qu'il verse il profère solennellement : « Celui-ci est pour mon grand père, mon aïeul, etc... », convaincu que ce qu'il vient de dédier réjouira le mort au-delà de la tombe. Quand un père a une fois décrété que personne dans sa famille ne donnera sa fille à telle autre famille ou n'y prendra sa femme, l'anathème est jetée, jusqu'à l'extinction de la famille nul n'enfreindra cet ordre, de peur de tourmenter dans la mort l'âme de l'aïeul et de provoquer quelque jour une manifestation de son courroux.

C'est cette organisation familiale qui a fait des Berbères une race peu résistante mais très persistante. Très persistante, car malgré toutes les modifications extérieures de sa vie sous l'influence des envahisseurs, le Berbère reste fidèle à la religion de ses ancêtres. Très peu résistante, car ces familles forment un nombre de sociétés, sans doute fortement organisées, mais infinitésimales, ignorant la discipline du groupe non consanguin, n'offrant au jour de la lutte qu'une résistance éparse

et dès l'origine impuissante. Car nul pouvoir ne se superpose en fait à celui des familles : la djemaa du village est la réunion patricienne des chefs de famille, qui viennent y faire des joutes d'éloquence, moins au sujet de leurs communs intérêts de villageois, qu'à celui des rapports des familles entre elles, chacun soutenant la sienne sans en avoir l'air. Un pouvoir supérieur ne peut d'ailleurs pas sortir naturellement de la société berbère. A l'origine des sociétés, il n'est de pouvoir que celui d'une aristocratie ou d'un tyran. Il ne peut y avoir de tyran quand l'individu ne combat guère pour lui mais pour sa famille toute entière. Il ne peut non plus surgir de famille dominante, car il ne règnera jamais entre deux familles de différence assez marquée pour que l'une d'elles l'emporte nettement sur toutes les autres. Jaloux d'une autarchie où ils se complaisent, les Berbères passent leur temps à établir entre les *gentes* un savant équilibre : il faut que jamais aucune ne s'élève suffisamment pour que la coalition de toutes les autres ne puisse l'abattre. De là des alliances savamment travaillées et une politique compliquée où les orateurs consommés ont beau jeu.

La Tribu

Mais la famille n'est point la véritable base de la société berbère. C'est en réalité la tribu, formule d'un autre âge, très ancienne, quasi protohistorique.

Le rôle des cités est prépondérant dans le travail d'unification d'une nation. Or les Berbères ont eu la malchance d'en être encore, au moment où commence leur histoire (établissement de Carthage), au stade du hameau campagnard

de type uniforme au milieu d'un monde méditerranéen en général citadin et dont certains éléments fort proches, tels que Rome, étaient en outre fort ambitieux. Au moment où Rome arrive en Afrique, les Berbères sont sur le chemin de la cité : Cirta pouvait à la rigueur mériter ce nom. Rome fonde des villes, mais des villes romaines, faites pour les fonctionnaires, l'armée et de rares colons. Quand elle s'en va, les Berbères s'unissent aux Vandales pour détruire les villes et ils retournent à la vie de tribu. L'arrivée des Arabes ne réussit qu'à entremêler, éparpiller plus encore les populations. L'invasion hilalienne refoule les Berbères des plaines et des villes vers la montagne. Le dernier atout est tombé : les ressources de l'Atlas ne permettent pas aux hommes de se rassembler en un même point, il est trop pauvre, le roc n'a jamais été chose fertile. Les Berbères chassés des plaines n'auront plus jamais de cités, nulle place, nulle agglomération humaine ne rassemblera, ne fondra les divers aspects de leur civilisation.

A tous les envahisseurs ils ont opposé la tribu. Pour fonder un Etat, créer une civilisation, ils avaient la tribu. Mais la faiblesse capitale d'une tribu, c'est sa trop grande uniformité. A l'intérieur d'une même tribu, il n'y a jamais qu'une seule espèce de génie, une vertu d'une sorte très particulière. Telle peut avoir une réelle valeur. Toute dynastie berbère ou arabe de la Berbérie musulmane est l'émanation d'une tribu qui partage son destin, triomphe avec elle, y est privilégiée, la défend, fournit à la fois ses troupes d'élite et sa seule armée véritablement nationale ; la tribu meurt avec la dynastie, ou plutôt celle-ci disparaît généralement par l'épuisement des énergies de la tribu mère. Les tribus du grand Atlas portent la fortune des Almohades depuis le Sahara marocain jusqu'à Valence, jusqu'à Tunis, mais les Almohades sont trop peu nombreux pour un empire si vaste, trop

peu souples surtout dans leurs conceptions politiques et sociales, n'ayant guère que l'esprit du conquérant. La tribu peut à la rigueur suffire à fonder un empire. À l'organiser, à le perpétuer, elle s'épuise. Seule la cité peut assumer ce rôle. Pourquoi ?

1° La cité peut disposer de ressources variées, de greniers pour assurer sa défense ou nourrir ses conquêtes, de citoyens pour l'administrer, de commerçants pour veiller aux échanges, d'une banlieue agricole pour l'alimenter ; cette variété donne à la cité la faculté de réagir, selon les circonstances, de façon différente, elle la sauve du figé, du stéréotypé qui sont toujours une des causes de la désagrégation d'un Etat.

2° La cité peut s'assurer une survivance relative. Quand une classe s'épuise, une autre apporte une ardeur neuve, des vues plus proches de la réalité, plus objectives, car souvent la tradition, les préjugés, et des scrupules de toute sorte sont le lot d'une classe vieillie au gouvernement ; ces réalités secondaires prennent à la longue autant d'influence que la réalité objective elle-même sur les décisions de la classe dirigeante. Dès lors le gouvernement perd le contact du réel, il lui faut changer d'hommes, et une classe s'offre, pleine de jeune sève. La campagne est en particulier pour la cité une mine inépuisable d'énergies nouvelles. En outre, d'une classe dirigeante à celle qui la remplace, il n'y a pas dans la cité de rupture complète : les acteurs du second acte et des suivants ne partent pas de zéro, les efforts s'accumulent. C'est juste le contraire qui se passe dans une société de tribus. Les énergies de la cité convergent et s'additionnent parce qu'elles s'exercent sur le même territoire, relèvent d'un même gouvernement, ont vie commune et sans cesse dépendent les unes des autres. Une Société tribale, c'est une poussière de petites énergies qui n'ont généralement rien de commun. Un con-

cours de circonstances ou la valeur exceptionnelle de quelques-uns peut pousser telle tribu à s'imposer par la conquête aux autres. Un moment vient où son activité l'a épuisée. Surgit une autre tribu qui, loin de continuer l'œuvre de la précédente, la détruit, et n'a généralement le temps de rien bâtir avant qu'une troisième lance à son tour ses enfants sur l'Afrique. Toute l'histoire berbère est une suite de destructions, de désastres, de dynasties météores qui passent aussi éblouissantes par la rapidité de leurs conquêtes que par la facilité de leur chute. Au milieu du XI^e siècle, la tribu des Sanhadja au voile bleu trouvant que Dieu n'était pas assez glorifié par les Berbères, bien tièdes religieux, lance ses mehara du Soudan à Marrakech. Et les voilà partis sur les plaines marocaines : six ans de chevauchée étendent l'empire almoravide du Soudan à Valence, mais trois quarts de siècle plus tard, les Almoravides sont épuisés. A cet instant les Maçmouda, ou tribu de l'Atlas se découvrent eux aussi une vocation singulière de cavaliers et de prosélytes ; avec l'âpreté et l'étonnante intransigeance de l'esprit berbère, ils adorent frénétiquement Dieu l'unique, le prince des adorateurs de l'Unité communique de nouveau à ses sujets musulmans la fièvre des chevauchées. Au milieu du XII^e siècle et pendant vingt-deux ans, les Berbères voient passer bride abattue d'étranges guerriers qui proclament que Dieu est un et détruisent les instruments de musique, moyens de corruption et d'effémination. Mais la route est longue de Rabat à Bouka et du Draa à Murcie, les chevaux s'essoufflent, les cavaliers aussi, l'aiguillon des plaines à franchir et du dieu unique à exalter s'émousse. Les Almohades s'étiolent ; et les Mérinides déjà voient passer dans leurs rêves d'étranges visions de terres à conquérir. Mais après tant d'autres ils passeront, passeront aussi leurs successeurs. A ces tribus qui déferlent les unes après les autres,

il a toujours manqué un élément de stabilité. La tribu meurt d'essoufflement après un temps très court, la cité meurt de vieillesse.

Ni division du travail ni hiérarchie

La tribu est une juxtaposition de familles du même type qui sont consciemment entrées dans le groupe et par suite ont toutes les mêmes droits et les mêmes devoirs. Quand les *gentes* se liguent en tribus, elles sont déjà organisées. Elles gardent leur structure et l'imposent au groupe, demeurant un Etat dans l'Etat. Les hameaux berbères présentent une uniformité remarquable mais c'est une uniformité dans la médiocrité, un amorphisme. Ils ne connaissent pas la spécialisation du travail, n'ont pas de corporations de métiers et n'en peuvent avoir, leur stade économique étant encore arriéré. Chacun s'improvise, suivant la circonstance, paysan, guerrier, orateur. Cette uniformité dans l'ordre économique se retrouve dans la politique et s'y traduit par un nivellement des situations sociales. Ce nivellement fut à l'origine imposé par le mode même de formation de la société berbère. Des hommes qui, de leur plein gré, s'unissent en société entendent y entrer avec les mêmes droits, les mêmes devoirs pour tous. Ce but atteint, les Berbères se sont acharnés à s'y maintenir éternellement. Vouloir toujours se confiner dans cette égalité dans la médiocrité a été une des causes pour quoi les Berbères n'ont jamais pu créer de grande civilisation nationale. Car ce qui crée une civilisation, ce n'est point tant la qualité ou la quantité d'hommes d'élite, que la qualité ou la quantité de ce qu'ils ont produit, pour ainsi dire leur rendement. Toute civilisation est une somme de créations. Or il est des condi-

tions naturelles à toute création humaine, surtout à la création intellectuelle. Pour créer une civilisation, je crois qu'à l'origine tout au moins, une aristocratie, de quelque ordre qu'elle soit, est nécessaire. J'entends par aristocratie une classe de privilégiés sociaux dispensés de la lutte immédiate pour la vie, la lutte au jour le jour ; des hommes ainsi débarrassés de ce qui fait le plus gros de l'activité humaine, pour ne pas dire de ce qui l'absorbe toute entière, peuvent appliquer leurs soins à des fins plus ou moins désintéressées, moins terre à terre, risquant d'accéder à une universalité plus grande, c'est-à-dire de pouvoir créer une civilisation. Deux cent mille esclaves déchargeaient trente mille Athéniens de tout travail matériel, et ces trente mille ont fait un monde qui vit encore après vingt-cinq siècles. Il arrive bien un moment où l'Etat est assez riche pour assurer à ses membres un minimum de bien être matériel. Il est fort possible qu'alors un régime égalitaire ait un effet civilisateur égal ou supérieur à un régime aristocratique. Mais ce n'est là qu'une étape postérieure pour une nation vieille et riche, c'est un aboutissement. On n'arrive à faire régner dans la société un ordre logique, égalitaire qu'après s'être soumis pendant des siècles aux faits brutaux, à l'inégalité. Il faut consentir une défaite provisoire pour gagner la victoire. Le tort des Berbères, c'est qu'ils ont commencé par où il faut finir et d'avoir naïvement cru faire triompher cet ordre de prime abord et totalement. Avec entêtement ils se sont pendant des siècles acharnés à une tâche impossible. Avec une persévérance touchante ils s'y acharnent encore, l'expérience ne leur ayant rien appris. Tout serait pour le mieux si la vie n'avait des lois pressantes. Dans cette lutte qu'ils mènent il y va de leur vie et depuis bientôt vingt-huit siècles la lutte les épuise peu à peu, vaincus pour avoir cru comme de grands enfants que leur rêve allait triompher un jour dans la société. La Berbérie, quoiqu'on en dise,

est pauvre. Là plus qu'ailleurs la lutte pour la vie prend tout le temps de l'homme. Malgré cela les Berbères n'ont jamais voulu consentir à une classe ou à une caste quelconque le droit d'employer les autres à sa subsistance. Ils ne se connaissent pas d'autre nom ethnique que celui d'*Imazighen*, qui veut dire tout à la fois hommes libres et hommes nobles. Un peuple où tout le monde est noble et pauvre en même temps, où tout le monde a besoin de lutter chaque jour pour vivre, un peuple absorbé par ce qui s'oppose immédiatement à son action quotidienne, est un peuple condamné dès l'aurore à ne rien pouvoir créer qui ait une universalité même relative. Et c'est ainsi que l'histoire berbère s'émiette en d'innombrables faits et gestes de petites tribus ignorées qui jamais ne dépasseront le cadre du canton et qui mourront en deux générations, quand le dernier vieillard qui les aura vues sera mort.

MOULOUD MAMMERI.

(à suivre)

CHRONIQUES

Les Lettres

Chronique - Eclair

LES LIVRES

JULIEN GREEN. — *Journal, 1928-1934* (Plon). — Dans ce Journal, il y a Julien Green : son œil qui sait voir un tableau, les livres qu'il sait lire, ses amis qui savent parler, son inquiétude, son..., sa... : il y a quelqu'un !

FRANÇOIS CARCO. — *A voix basse* (Albin Michel). — La supériorité de cette école de Montmartre, c'est qu'elle s'est formée dans une atmosphère d'amitié.

MARGUERITE YOURCENAR. — *Les songes et les sorts* (Grasset). — Des rêves écrits comme des contes, naturellement (et joliment), c'est-à-dire, comme dit l'auteur, des mémoires.

MARCEL COULON. — *Toute la Muse de Ponchon* (Ed. de la Tournelle). — Je ne crois pas.

Les carnets de JOSEPH JOUBERT (N.R.F.). — Comme écrit M. Jacques Madaule, Joubert est un ami.

Lieutenant-colonel DE THOMASSON. — *Les curiosités de la langue française* (Larousse). — Plaisant comme un voyage.

E. WERNERT. — *L'art dans le III^e Reich* (Centre d'études de Politique étrangère). — « L'armement matériel est un fait ; l'armement moral en est un autre peut être plus angoissant parce qu'il donne toute sa valeur au premier ».

ROBERT LESTRANGE. — *Les animaux dans la littérature et dans l'histoire* (Ed. Ophrys, Gap). — Savez-vous quel est le seul poète qui, de nos temps, ait parlé du taureau ? Brizeux.

La Nouvelle Revue Française, met en vente un portrait en couleurs de Jean Giono, « le cheveu en coup de vent, l'œil large et bleu rempli de rêve, le torse pris dans une vareuse de marin. Sur la table, une pipe, un boudha et une feuille de manuscrit qu'il faut retourner le portrait pour pouvoir lire ». Giono est un grand écrivain, mais son portrait peut-il remplacer sur nos murs celui de Mlle Chochotte ?

LES REVUES

Le dernier numéro d'*Esprit* est un honneur et pour la France et pour la pensée. La préface est de M. Emmanuel Mounier : *Lendemain d'une trahison*.

Les Cahiers du Sud consacrent leur numéro d'août-septembre à « Leo Frobenius et la littérature éthiopique » et publient le portrait de trois femmes d'Afrique très odorantes, par l'écrivain allemand disparu.

La nouvelle Revue Française a donné en août et septembre « Intimité », de Jean-Paul Sartre. A propos des *Psaumes* et de *La Vie recluse en Poésie*, Julien Lanoë a des mots très justes sur Patrice de La Tour du Pin : « une discrétion pleine de tâtonnements imprécis, mais animée par le mouvement ascendant de l'oraison qui allège et délie ». *Les Pensées d'un biologiste* de Jean Rostand sont fortes ; comme si souvent après de telles lectures, on fait cette réflexion : « Et après ? » Alain est en passe de devenir un héros de la pensée libre ; ce qu'il y avait de provocant chez lui est bien de la grandeur. En octobre André Suarès met sous ses pieds le cadavre d'Annunzio pour se hausser d'autant.

Europe, du 15 août. M. Léon Werth est notre meilleur critique cinématographique. L'étude calme de M. Georges Petit sur la protection de la nature est un des plus épouvantables tableaux de la bêtise et de la sauvagerie de l'homme. Contre cette sauvagerie en un autre domaine, lutte Heinrich Mann qui dit quels efforts sont faits dans le monde, surtout aux Etats-Unis, pour le sauvetage de la civilisation allemande. « J'habite en France, écrit le grand romancier, parce que, dans le passé, je lui dois le plus clair de mes joies intellectuelles. Et puis..., la rédemption du continent européen m'apparaît sous les traits d'une forte contribution, intellectuelle et politique, de la France ». Mais on ne lit pas sans frémir au-

jourd'hui : « A Reichenberg-Liberec qui est un centre important des Sudètes, se tiendra un rassemblement pour la défense culturelle. Les associations intellectuelles, artistiques et sportives qui y prendront part sont indistinctement allemandes ou tchèques. Leurs adhérents se chiffrent par dizaines de milliers... »

Dans *Politique Etrangère* d'août, « Pour la paix en Palestine », de M. Robert Montagne.

L'Architecture d'Aujourd'hui, de juillet, fait défiler devant nos yeux, un nombre considérable d'églises modernes, souvent belles. Pour le Maroc un bon choix : celle de Port Lyautey.

L'abbaye de Royaumont, « petit royaume de paix et de verdure que juin couvre de roses et de musique », est, depuis l'été, à quelques lieux de Paris, un lieu de retraite pour intellectuels. « Dans les cellules de jadis, écrit M. Jeandet, dans la *Revue des Jeunes*, dans le parc, dans le cloître, dans le salon, dans la bibliothèque, le même accueil si vous le désirez la même paix si vous la cherchez, seule aux heures des repas la longue table de chêne réunit et présente, pour des échanges parfois si nécessaires, le compositeur polonais, le journaliste italien ou l'écrivain français... »

Pour Vous, 27 juillet, Frank Capra définit très judicieusement le rôle des stars au cinéma.

Le récit de son voyage en Tunisie, en Algérie et au Maroc, publié par Frédéric Sieburg dans la *Gazette de Francfort* (du 22 mars au 10 juillet) est bien l'un des documents les plus importants, les plus remarquables qui aient paru sur l'Afrique du Nord. Il est écrit sur un ton extrêmement brillant : on jugera plus loin de la qualité de ses descriptions, Il nous dit quelques vérités qu'il faudrait prier Dieu que la France entendît : « On ne peut

pas dire que la domination française soit menacée en Tunisie. Si l'on commente à Paris les événements avec plus d'émotion qu'ils n'en justifient à ce jour, c'est justement parce que Paris est devenu la capitale du doute d'elle-même de la France ». — « Les difficultés que la France rencontre au Maroc sont variées et d'origines en vérité bien contradictoires. Peut-être à l'étranger n'en parlerait-on pas tant si la France elle-même ne les publiait sans arrêt, soit selon les vues d'une politique partisane, soit pour gêner le gouvernement de l'heure, soit pour accuser l'étranger. Nulle part on ne pourrait trouver d'aussi pessimistes nouvelles sur l'Afrique du Nord que justement dans les publications françaises. Il suffit de feuilleter une collection, même négligemment composée, de coupures de presse, pour se faire une bien sombre idée de l'Afrique du Nord française. C'est un grand malheur que les querelles de la politique intérieure des Français ne cessent pas devant « l'empire français ». Ne serait-ce pas une manifestation impériale que d'oublier les dissensions devant l'image de « la plus grande France » ?

Il ne ménage pas d'ailleurs les marques d'admiration : La France, dans ce pays, a fait et continue de faire plus que son devoir ». — « La France n'a rien fait pour les Indigènes ! Slogan d'une si révoltante injustice que l'on ne comprend pas aisément qu'il puisse avoir la moindre portée ». — « L'officier français, administrateur et guerrier tout ensemble, représente la formule idéale qu'un Indigène puisse admettre. Cette forme d'administration n'est plus critiquée par personne. Elle permet de découvrir les meilleures valeurs de l'armée et sert d'école à une élite que l'on ne peut qu'envier à la France ». — « La France se rajeunit en Afrique du Nord ».

Il nous fait savoir que l'Italie nous guette : « Déjà Scipion, après la guerre d'Espagne, avait porté en Tunisie le théâtre de la querelle ».

Et tout à coup cette phrase extraordinaire, éclate, apparaît la plus importante de l'ouvrage, le jugement de son auteur et creuse volontairement l'infranchissable abîme : « Il est peu de pays européens possédant une faculté aussi grande que la France de traiter les Indigènes avec tact — mais aucun peuple au monde n'est condamné comme est la France à développer dans la pensée des autres ce qui est sans valeur ou même maléfaisant. »

Sélections et commentaires

SELECTIONS

D.-H. LAWRENCE. — *Jack dans la brousse* (N.R.F.).

RAINER MARIA RILKE. — *Poésie* (Emile Paul).

VALÉRY LARBAUD. — *Aux couleurs de Rome* (N.R.F.).

JULES SUPERVIELLE. — *L'Arche de Noé* (N.R.F.).

ANDRÉ MALRAUX. — *L'Espoir* (N.R.F.).

COMMENTAIRES

JACQUES et RAISSA MARITAIN. — *Situation de la Poésie* (Courrier des Isles n° XII. Desclée de Brouwer). — J'en ai assez des livres sur la poésie : ou ils m'ennuient, ou je ne les comprends pas ; et le résultat m'inquiète un peu. Se demander constamment en lisant un livre : « Est-ce que c'est lui qui est bête, est-ce que c'est moi ? » c'est au moins gênant. J'ai lu sans être gêné *Situation de la Poésie* de Jacques et Raïssa Maritain, et ça me rassure. J'ai compris, et c'est la seule critique que je veux en faire. On y trouve des jugements impeccables et définitifs. En voici un, plus important que des livres entiers écrits sur le même sujet : « *Le non-sens mallarméen est une véritable musique parlée (nous ne voulons pas dire un chant). Le plaisir que donne cette musique est très grand. Du reste, Mallarmé est fort conscient de cette « magie ». Il est des musiques, et parmi les plus belles, qui donnent parfois l'impression du langage. Il semble que si l'on était assez près de l'orchestre, on distinguerait des*

« paroles, tout un discours ; mais on n'est jamais assez près pour cela, et
 « ce qui parvient jusqu'à nous, ce sont des voyelles, sans les consonnes,
 « c'est une musique magique qui paraît nous narguer un peu.

« C'est l'inverse qui se produit avec Mallarmé : on est un peu trop
 « près pour percevoir tout le développement musical de cette poésie or-
 « chestrée ; on n'en a que les commencements, on entend les accents sé-
 « parés des instruments, ce sont des mots, et ce ne sont pas des mots, c'est
 « de la musique parlée, — tout à l'inverse de la poésie musicale de Ver-
 « laine. Ici aussi l'action de l'intelligence est présente, d'une intelli-
 « gence à vrai dire toute remplie de notions occultes ».

Au milieu de tous les remous (ne citons rien !) qu'on fait autour de
 la poésie, on se sent prendre pied sur ce livre. — Rassurons-nous !

MICHEL LEVANTI.

La poésie dans les Congrès. — Le XV^e Congrès international des Pen
 Clubs a tenu, en novembre dernier, une séance consacrée à « l'avenir de
 la poésie ». Les congressistes en sont sortis avec une sensation d'opti-
 misme très réconfortante. Il n'y a eu personne parmi eux qui n'ait été
 persuadé que la poésie ne cessera pas d'habiter le monde.

...Si toutefois la politique le lui permet. Là-dessus, naturellement, on
 s'est divisé en deux camps. Dans l'un on a affirmé : « La poésie est in-
 compatible avec les formes totalitaires de gouvernement » (M. Steinberg).
 Dans l'autre on a proclamé le contraire (M. Marinetti). Ayant compris
 qu'on ne s'entendait pas, on a posé d'autres problèmes :

1^o *Y a-t-il une crise de la poésie ?* — Non, pas chez nous, ont assuré
 l'Amérique du Sud et l'Égypte, les Juifs de Paléatine et d'ailleurs (poésie
 yeddish). — Crise il y a, a répliqué la Yougoslavie.

2^o *Doit-on revenir à la poésie populaire ?* — Impossible a sententieu-
 sement professé M. Luc Durtain ; car, selon lui, la vie de l'esprit ne re-
 tourne pas en arrière...

3° Et la *technique* ? — Les techniques plutôt, se sont écrié la plupart des congressistes. Cependant quelques-uns désireraient une codification des moyens d'expression poétique.

4° *Les Thèmes*. — Aliments éternels : l'arbre, la source, l'étoile. — À quoi l'on peut maintenant adjoindre : l'Homme intérieur, les sujets contemporains et tout le réel.

5° *Propagande*. — Revenir aux récitations publiques. Chœurs parlés. Permanences poétiques.

6° *Conclusion*. — Le spirituel rapporteur de la séance, Gabriel Audisio, conclut en nous assurant qu'entre les congressistes un accord s'est fait sur quelques principes essentiels. En voici un (et non des moindres) : la poésie est fille de la liberté. Principe de grande conséquence...

A signaler beaucoup de ferveur.

JACQUES BRAUD.

H. B.

PIERRE MAROIS. — *Rowena* (Plon). — Le monde est plein de romans et beaucoup sont lisibles. C'est ce qu'il y a de plus inquiétant. Car plus on en écrit de lisibles, moins on en trouve d'excellents. Les excellents sont noyés dans la masse où le critique et le lecteur les distinguent moins bien et n'arrivent pas toujours à les pêcher. Entre ce qui est un peu au-dessous du médiocre, le médiocre et ce qui se tient juste au-dessus, on flotte. Flotter, c'est s'offrir aux tentations d'une indulgence paresseuse, à ces facilités qui obnubilent le jugement. Où est le bon, bien tranché, et le mauvais ? On ne peut pas ne pas goûter un peu ce qui est tout de même assez bon, dans un ouvrage où tout ne l'est pas, mais où rien n'est très mauvais. Mais l'*assez bon* ne saurait suffire en art, car l'art ne se justifie que par l'emploi de qualités de sensibilité, d'intelligence et de poésie nécessairement éminentes. *Rowena* de M. Pierre Marois n'est pas sans intérêt ni agrément. C'est un livre bien écrit, délicatement écrit. Mais il y manque ce je ne sais quoi qui fait dire : « Voilà qui ne ressemble à

rien ». *Rowena* ressemble à bien des choses. C'est le propre des livres distingués de plaire en laissant à l'esprit le loisir de se rappeler qu'il a pris ailleurs un plaisir pareil. Il y a là comme une politesse involontaire. Après quoi on se quitte courtoisement. Chacun s'en va de son côté ; rien ne vous manque. Et si l'on conçoit un regret sur le moment, c'est de sentir que l'on n'a rien à regretter. Car on reconnaît les qualités modestes de celui que l'on quitte et qu'il méritait mieux que l'indifférence où tout de suite il est entré.

JACQUES BRAUD. H. B.

O.-P. GILBERT. — *Courrier d'Asie*. — *Le Cercle des Ombres* (Gallimard).
M. O.-P. Gilbert s'est transporté en Asie : Yunnan et Tonkin. L'Asie l'a bien inspiré. Les deux livres qu'il nous offre sont excellents. A la base, une sorte de reportage sérieux, de documentaire intelligent. Par dessus quatre constructions bien faites : quatre grandes nouvelles. Thème général : l'Asie, terre pourrie, corrompt et dévore le Blanc ; physiquement elle le tue à petit feu ; moralement, souvent, elle le dégrade.

Il nous montre donc des Blancs aux prises avec Asie et Asiates. Les uns deviennent abjects et pourrissent sur place ; les autres restent héroïques, mais sont tout de même, d'une façon ou d'une autre, éliminés. Récits dont les données sont bien posées, où les caractères sont nets, les situations intelligemment développées, l'atmosphère sensible au lecteur.

JACQUES BRAUD. H. B.

HENRY DE MONTHERLANT. — *Les Olympiques* (Grasset). — *Le Paradis à l'ombre des Epées, les Onze devant la Porte Dorée*, nous avons reçu ces chants, en 1924, comme les chefs-d'œuvre lyriques de notre âge. Nous avons donné à Montherlant notre affection, notre reconnaissance pour nous avoir apporté de la beauté ; nous ne comprenions pas ce que le poète sen-

fait, ce que nous constatons à présent, l'importance universelle du sport. Henry de Montherlant, cette année, réunit ses poèmes en *Olympiques*, non pour nous les faire connaître, mais pour marquer leur place dans son œuvre. Sa préface est consacrée aux sports. En un passage que j'approuve, qui me touche particulièrement, qui doit nous toucher tous en Afrique où la pratique du sport peut apporter, commence d'apporter sa solution au problème capital, celui de nos relations avec les Marocains, il insiste sur son aspect social.

« Il y a un terrain sur lequel on se trouve *naturellement* avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : différences dans l'instruction, l'éducation, les soucis, les ambitions, la sphère de mouvance, l'argent. Nul besoin de se « mettre à la portée », de « minimiser les distances », rien de ces laborieux efforts qui introduisent un artifice, une gêne, une réserve, et finalement une caducité, dans tant d'essais de pénétration des classes. Et une déplaisance, car il est presque aussi déplaisant de « se pencher » sur l'ouvrier, que de s'avouer franchement, comme je ne sais plus qui dans les Mémoires de Retz, « si las de ce qui a nom peuple ». Rien de ces efforts, car tout est aplani par ceci : une passion commune. C'est cette passion commune qui fait que l'intellectuel et le manoeuvre, l'homme de trente ans et l'enfant de quatorze peuvent pendant des heures vivre ensemble, causer ensemble, sans jamais ce « que se dire ? » qui est le mot (du moins le mot le plus doux) de l'incompatibilité sociale ».

Le Maréchal parlait souvent du « dénominateur commun » à trouver entre les hommes.

Dans toutes les sphères le sport répand une méthode de rigueur et de loyauté (1), c'est-à-dire le même fruit précieux de ce qu'est pour quelques-uns la culture. Et cette règle si raisonnable et belle qu'elle va jusqu'au

(1) Bien des exemples peuvent être donnés de l'avalissement où plongent un grand peuple le règne le « Monsieur Hitler » et sa philosophie. Nul n'est plus décisif que la déloyauté qu'ont manifesté ses moniteurs, les journalistes, lors de la défaite de Schmeling. J'étais à Boston le jour d'un précédent triomphe de Louis. J'ai demandé à mes hôtes s'il leur était égal que fût vainqueur un Noir. Ils regardèrent étonnés, dans les yeux une loyauté si spontanée qu'éclatait la mesquinerie de la question.

cœur : « Exiger de soi tout le possible ». Une mode qui pousse une foule innombrable à rechercher chacun sa perfection n'est pas seulement un événement considérable sur le plan de l'esthétique, mais sur celui de la morale. Les gestes du boxeur qui conduit à la seconde choisie sur un petit point de son corps le poids de toutes ses forces, sont une composition de logique et de mécanique se développant dans une harmonie de beauté.

La littérature « Tour de France », la transformation en monstres des champions, maint éclat de chauvinisme bête, toutes les scories du sport, pèsent moins dans un plateau de la balance que dans l'autre les seules *Olympiques*. Spontanéité de Montherlant large comme le génie. *Poésie solaire, poésie de la vie*, précise, fluide, rapide et colorée, ordonnée à la grecque comme sur le gazon net les couleurs franches dans la lumière des joueurs de rugby qui courent leur danse intelligente.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

GABRIELLE BERTRAND. — *L'Asie chez les femmes* : « *Seule dans l'Asie troublée* » (Plon). — Mlle Gabrielle Bertrand a parcouru l'Asie. Elle publie un récit de ses voyages. Comme parrains, M. Audouin-Dubreuil qui, lui aussi, a vu l'Asie et M. Paul Valéry, qui n'y est pas allé. Mlle Gabrielle Bertrand a de grands mérites : elle a fait un voyage difficile. De reste ce n'est pas une débutante ; avant d'aller sous la yourte mongole elle a dormi sous la tente maughrébine. Ce qui lui permet d'écrire : « Sur ces faces poupines (celles des Mongols)... la lueur des prunelles est bienveillante... Ce n'étaient point là mes pensées il y a trois ans, quand je m'enfonçais, seule avec deux guides marocains, vers les hauts plateaux du Tafilalet. Malgré la domination du « roumi » et ses conséquences développées à l'infini, je ne me suis jamais sentie sûre ni en confiance auprès de ces êtres sensuels et inquiétants, drapés d'étoffe claire et ceinturés de poignards ».

Si le voyage de Mlle Gabrielle Bertrand chez les Mandchou s'intitule à juste raison : « *Seule dans l'Asie troublée* », celui qu'elle a fait parmi nous devrait s'appeler : « *Dans le Maroc troublant* ».

AKBAR.

A. B.

J.-P. SARTRE. — *La Nausée* (Gallimard). — Quoi de plus rare que de se trouver, dès les premières pages d'un livre, en présence d'un auteur qui affirme un talent éclatant, qui l'impose au lecteur et l'entraîne, bon gré, mal gré, jusqu'à la dernière ligne ?

Cette révélation — nous ne connaissions pas les deux nouvelles de J.-P. Sartre précédemment parues en revue — nous l'avons eue en lisant « *La Nausée* », qui est sans doute un des débuts les plus remarquables publiés depuis longtemps, et qui prend place, d'emblée, parmi les quelques livres dignes de survivre au fatras à quoi l'on prête du génie à la petite semaine.

Antoine Roquentin est un gaillard clairvoyant qui a voyagé, cherchant le dépaysement et les sensations fortes, essayant de donner à son existence les couleurs violentes de l'aventure. Déçu, il se réfugie dans une ville de province où il tente d'évoquer un personnage historique. Un jour, il est secoué par une sorte de nausée, en saisissant un galet : « de temps en temps, les objets se mettent à vous exister dans la main ». Assis sur un banc du square, il comprend que la nausée est en lui, qu'elle est faite de sa substance même. Une racine de marronnier le fascine jusqu'à une sorte d'affreuse extase : il se sent dépossédé de lui-même, il se désagrège, il flotte dans un tiède écœurement, point de départ d'une identification nouvelle de sa propre vie opposée à celle du monde extérieur.

Les différents stades de ce dépouillement, de cette désintégration interne, jalonnent le roman en autant d'épisodes dont le réalisme impitoyable expose le problème de l'être avec une lucidité bien rarement atteinte.

On voudrait pouvoir citer, pour preuve de cette lucidité, tel passage qui résume cinquante romans dont « *l'évasion* » et « *l'inquiétude* » sont les thèmes favoris et monotones :

« Ce sentiment d'aventure ne vient décidément pas des événements : « la preuve est faite. C'est plutôt la façon dont les instants s'enchaînent... « On voit une femme, on pense qu'elle sera vieille, seulement on ne la « voit pas vieillir. Mais, par moment, il semble qu'on la voie vieillir et « qu'on se sente vieillir avec elle : c'est le sentiment de l'aventure... Le sen-

« timent de l'aventure serait, tout simplement, celui de l'irréversibilité du
« temps.

Et cette explosion de révolte, devant la béatitude imbécile des hommes guettés par la Nature monstrueuse et muette :

« S'il arrivait quelque chose ? Si tout d'un coup elle se mettait à pal-
« piter ? Alors ils s'apercevraient qu'elle est là et il leur semblerait que
« leur cœur va craquer... Par exemple un père de famille en promenade
« verra un chiffon rouge comme poussé par le vent. Et quand ce chiffon
« sera tout près de lui il verra que c'est un quartier de viande pourrie,
« maculée de poussière, qui se traîne en rampant, en sautillant, un bout
« de chair torturé qui se roule dans les ruisseaux en projetant par spasmes
« des jets de sang... Et des foules de choses apparaîtront pour lesquelles
« il faudra trouver des noms nouveaux, l'œil de pierre, le grand bras
« tricorne, l'orteil-béquille, l'araignée-mâchoire. »

On retrouve ici, à la fin de ce livre harassant, l'illumination de James Joyce, la fièvre de Franz Kafka, dans une page dont l'accent âpre et tourmenté révèle, sous l'analyste et le philosophe, un poète véritable.

CH.-F. COULON.

Vitraux des Cathédrales de France (Plon). — Un livre d'images, de splendides images pour ces enfants plus grands que sont les « grandes personnes », pour ces enfants que sont les hommes de toujours, surtout au regard de leur Père Tout Puissant.

Ici, les images sont un fort petit mais bon choix parmi celles que les imagiers-verriers de nos cathédrales avaient enchâssées dans les baies de plus en plus vastes de leurs édifices.

« Les planches de ce volume sont les premières reproductions absolument fidèles de vitraux gothiques. Elles ont été faites à l'aide de procédés photographiques perfectionnés, directement d'après les originaux ; de plus, chaque planche a été vérifiée et corrigée point par point devant les vitraux mêmes. »

Il n'y a là nulle exagération.

Devant une réussite aussi parfaite, l'émotion est réellement très vive. Mais à l'émotion visuelle, cet ouvrage en ajoute une plus intense, intellectuelle.

Une préface de Paul Claudel illumine la splendeur de ces chefs d'œuvre qui décoraient et coloriaient nos cathédrales au temps qu'elles étaient blanches, blanches de la blancheur de l'ivoire, et de l'ivoire le plus beau, « celui de notre blanche pierre qui est comme la moëlle des os de la France... »

Voici le rappel de l'état d'âme qui dut présider à cette création : « L'instinct créateur est partout le même, qu'il s'agisse de l'insecte dans la chrysalide, de l'enfant dans le sein de sa mère ou de l'artiste qui sent le moment venu de réaliser ce que l'Esprit lui enjoint. »

S'ensuit la manifestation de cet Esprit animateur et ordonnateur : « Ainsi au sein mystérieux de la cathédrale, il se trame, il bouillonne, il se cuit un poème qui sans mots repaît le cœur en apaisant l'intelligence. Tout cligne, tout balbutie, tout est en proie à un fourmillement préliminaire. Il y a en gestation un vocabulaire qui refuse en se précisant d'exclure aucune interprétation. »

Si bien qu'il n'y a pas à s'étonner de l'extase fervente qui dans l'intérieur de Chartres la merveilleuse et au milieu de l'éclat de ses vitraux saisit Claudel et lui fait dire : « Ce temple qui pour quelques précieux moments m'a reçu et dont la Genèse dit qu'il est terrible, c'est Béthel, c'est la maison de Dieu avec l'homme, et cette splendeur innombrable et diverse qui m'entoure, cet espace tout entier fait de cette activité silencieuse, en plein jour, comme celle du ciel étoilé, c'est la grâce, c'est le langage de Dieu avec l'homme, qui, pour se faire entendre, ne juge pas convenable de se servir d'autre chose que cette lumière qu'Il est. »

Claudel est transporté et nous avec lui : « Voici le paradis retrouvé. Nous sommes enveloppés et pénétrés de son murmure latent, de ses ténèbres éclatantes, de son conseil innombrable... Cela vit et cela palpète, cela dort et cela rutile, cela s'allume et brûle, éclair ou braise, rubis, émeraude

et cobalt, et sous le trait qui le perce, comme le sang dans les poumons, vivifié par l'oxygène, dégage l'essence et l'âme, témoigne par la combustion de la vertu intrinsèque. »

Il faudrait tout citer de cette préface aux envolées magnifiques. Il suffit de dire qu'elle semble avoir été puisée à la source même des Psaumes et de la Liturgie.

Et comme après avoir été sublimé, il faut pourtant encore être sustenté, ce livre se complète d'une fort intéressante et remarquable documentation technique sur l'art et l'archéologie du vitrail par Marcel Aubert.

GÉRARD DE CHAMPEAUX.

KLÉBER HAEDENS. — *L'école des parents*. (Corréa). — M. Kléber Haedens a écrit un roman de l'adolescence dans le genre « dur ». Il a vingt trois ans. Son âge explique sa « dureté ». C'est en effet, une dureté de cet âge et non point une dureté réelle ; car à vingt-trois ans (sauf exception ou monstruosité) on n'est pas dur, véritablement dur, pour rien. On est tout bonnement dur par amertume, par haine, par ressentiment, du fait qu'on a atteint l'âge d'homme, qu'on se trouve tout à coup libre, et qu'on juge qu'il est séant et opportun de se durcir, de se révolter, de se retourner vindictivement contre ceux à qui l'on a dû obéir : parents, maîtres, société, religion, que sais-je ? C'est là une tendance profonde qui travaille tous les adolescents. Chez quelques-uns cette rébellion prend des formes d'allégresse. On est simplement heureux d'avoir des ailes. Chez d'autres, elle se traduit par des mouvements de vengeance. Je suis absolument persuadé que *L'école des parents* n'est pas un règlement de comptes ; mais on souffre un peu qu'elle en ait l'air. Il faut attribuer cette impression au réel talent de l'auteur. Malheureusement cette ardeur à la cruauté n'est pas sans conséquences. Un peintre cruel est toujours injuste ; il tend à la caricature, c'est-à-dire à la charge et la charge a beau être sinistre (comme ici c'est le cas), elle a beau appuyer sur les vilénies plutôt que sur les as-

pects ridicules, elle n'en est pas moins charge, c'est-à-dire déformation. On peut être frappé d'une tête difforme ; on sait cependant qu'elle l'est ; et, au fond, on n'y croit pas. Or, l'essentiel est de nous y faire croire. Le seul moyen de peindre bien un monstre, c'est de le peindre sans haine. M. Kléber Haedens ne semble pas peindre sans haine. Sa haine est d'autant plus fâcheuse qu'il peint des monstres médiocres. Ceux-là ne supportent pas la charge. Ils restent en effet de dimensions humaines ; c'est le seul intérêt qu'ils offrent au psychologue. La peinture des petits monstres est la meilleure école du tact, de la sobriété. C'est surtout avec eux qu'il faut ne pas se montrer dur ; mais naturel. Ces réserves faites, nous conseillons aux parents d'acheter ce livre. Ils se réjouiront de ne pas ressembler aux victimes de M. Haedens. Pour que leur bonheur soit complet, ils pourront ensuite en extraire quelques pages qu'ils liront à leurs enfants afin que ceux-ci se rendent compte de leur chance.

JÉRÔME DUTERROY.

A. B. i

Chronique africaine

Pages choisies

LA MEDINA DE TUNIS

La ville indigène de Tunis, la médina, est toute entourée de vieux murs: Devant elle a stoppé la vie moderne. Le tramway longe les fortifications, devant les lourdes portes de la ville, à l'ombre desquelles sont assis les porteurs, devant les jolies coupoles rondes, sanctuaires blancs neigeux des marabouts, devant la casba, aujourd'hui caserne française, devant les cafés maures, à la terrasse desquels les porteurs de turbans causent avec dignité ou se résignent à servir de spectacle, devant les ateliers des forgerons qu'une vieille superstition a refoulés en bordure de la ville, devant la place Halfaouine où dansent des nègres parés de grelots, où des Kabylés vendent des lanternes allemandes ou des plats émaillés de Tchécoslovaquie, devant la mosquée Sidi Mahrez à l'ombre de quoi vivent les Juifs, devant le monument du cardinal Lavignerie qui orne curieusement la plus grande place de la médina

L'Arabe vit dans la position accroupie. Tout autour de la ville les statues drapées se blotissent dans l'ombre contre les murs d'un rouge bruni. Les écrivains publics siègent là, parmi leurs encriers, leurs livres, leurs rouleaux de papier, traçant lentement les mots que leur dicte un client. Ce sont moins des ordres qu'une confidence, faite à voix basse, les yeux fermés. Là-dessus, le scribe hoche doucement la tête, il est plein de compréhension, sa plume déjà glisse sur le papier et dessine de droite à gauche les caractères arabes soigneusement moulés. Ou bien le confessant va s'ouvrir à l'un des devins qui l'écoute pensif et caressant sa barbe blanche. Son branlement de tête semble dire : « Pensez donc ! » Il commence à tracer des signes du doigt sur la mince couche de sable étalée devant lui. Il les mouchète de petits trous, qu'il compte et puis efface, qu'il marque de nouveau et qu'il relie d'un trait. Brusquement il écarte le plat de sable et il se met à communiquer au client le résultat de son enquête. Longtemps, longtemps il parle, la voie tranquille va son chemin, tranquilles et cependant pressantes les phrases bien balancées se succèdent. L'ombre se fait longue, plus longue, mais qu'est une heure, un après midi, tout un jour, pour qui cherche à percer les signes du destin ?

La médina de Tunis est certes une des plus grandes, des plus vivantes cités du monde arabe. Elle est faite de l'orient le plus riche et le plus coloré. C'est une bourgeoise inclinée vers la sérénité de la mer. Elle a pris la place de Carthage détruite et se tient au rivage et tourne le dos, égoïste, à la campagne et à ses steppes épuisantes. Tout comme le bourgeois de Carthage abandonnait aux militaires les choses de la guerre, le Tunisien est anti guerrier, citadin. Un tiers de la population vit dans les villes et considère avec dédain le fellah tout comme le nomade, incapables d'amasser, d'orner leurs demeures, de clôturer leurs femmes et de prier dans des mosquées de marbre. Le citadin est craintif et rusé, il a beaucoup à perdre, son ennemi le plus grand, c'est la force, sous toutes ses formes. C'est un marchand, c'est un lettré, c'est un fonctionnaire et il a de nombreux parents qu'il aime et qu'il dispute. Le sang de toutes les races de la Méditerranée coule dans ses veines, celui du conquérant, celui du Berbère,

celui du Maure expulsé d'Espagne, celui du renégat chrétien et celui du Juif converti.

On devine sa vie à ces fenêtres haut percées que protègent de grandes jalousies de fer artistement forgé. Dans l'entrebaillement d'une porte élégamment cloutée paraissent de petites cours à colonnades, les patios, où clapotent des jets d'eau. De nombreux vestibules sont marqués d'un esprit de mécénat : le long des murs carrelés courent des bancs de pierre où, dans d'élégantes niches, les pauvres étudiants de la médersa trouvent à midi leur déjeuner. Le mendiant non plus n'est pas oublié, l'œil d'Allah est sur lui, et le centuple accent de sa bénédiction retentit sous les porches des riches. On donne volontiers, mais on n'est pas touché par la misère du prochain, on ne reste pas sans sommeil pour avoir vu l'enfant chercher son pain dans le ruisseau, on n'est pas hanté par le souvenir des orbites suppurants, des nez rongés, des crachats sanglants. Car on sait que c'était écrit. On sait qu'en Tunisie et partout, bien des hommes meurent de faim, tel est le monde et ce fut toujours vrai ; on connaît l'histoire éternelle des champs et des pâturages brûlés, des bêtes crevées, des puits taris, on sait tout cela, on considère que c'est une part inéluctable du fardeau de l'humanité. Tout oriental a clairement conscience qu'un homme rassasié, logé, vêtu complètement et sain, c'est une exception, sans doute une exception fréquente — Allah en soit loué — mais une exception tout de même.

Le marchand de la médina quitte sa maison chaque matin après avoir bu quelques verres de thé à la menthe très sucré, et il se rend à sa boutique pour y passer le jour. Vend-il des articles en acier de Solingen, il se rend au souk des couteliers, à celui des onguents et parfums s'il place des savons français, à celui des fabricants de babouches s'il fait commerce de souliers japonais en caoutchouc. Les magasins, les échoppes, les objets se succèdent, les uns contre les autres. La ruelle est étroite et raide, on ne pourrait y voir ni porte ni cloison, tout n'y est que boutique, étalage, marchandise. Les passages sont souvent voûtés, ils sont souvent couverts d'un toit

de planches dont les fentes et les trous laissent filtrer le soleil parsemant l'ombre de rais où volent des milliers de poussières, remuants essaims de lumière, tamisée comme par un dais de feuillage, éparpillée sur une foule torrentueuse, d'un éclat somptueux sur les étoffes criardes ou les humbles petits miroirs, caressant de cercles dansants les gros piliers drapés de vert et de rouge, le soir brillant encore de biais pour tout à coup s'éteindre devant l'ordre de la prière tombé du minaret.

Les niches des artisans sont ombreuses et même sombres. Les tailleurs, les brodeurs, les selliers travaillent souvent à la chétive lumière de lampes à huile. Avec l'orteil ils tiennent leur fil, et l'aiguille va diligemment son chemin. Que le fil vienne de Chemnitz, le va et vient de la main brune n'en est pas moins soigneux. Il est encore des maîtres consciencieux qui savent merveilleusement parer de fils d'argent les selles en cuir rouge ou composer de belles décorations en lamelles de cuir ajouré pour les sacs des chameliers. J'ai assisté hier à la fabrication d'une babouche de femme, qui commença par un petit bout de cuir gris pigeon pour aboutir à une œuvrette d'art exquise, fourrée de vert, ornée sur le dessus d'une « main de fatma » en petits clous dorés. J'ai vu les orfèvres, les fabricants de ceintures et quelques ébénistes, mais le souk des potiers a disparu et les chéchiâs rouges sont depuis longtemps l'œuvre des fabriques dans les faubourgs.

La niche du commerçant déborde tant de marchandises qu'il y reste tout juste un petit coin où se glisser. Il est là, calme et indifférent, et proclame par tout son maintien que la fin de la vie orientale est bien le repos. Sur un ton détaché, comme s'il accomplissait un devoir fatigant, il appelle le passant ; qu'il s'agisse d'un connaisseur ou d'un client sérieux, il commence par lui offrir du thé, trois petites tasses de thé vert à la menthe arrivé là comme par miracle. Dans le souk circulent toujours des gens, serviteurs, parents pauvres, qui fournissent de thé le marchand et son hôte puis disparaissent silencieusement. Il se forme ainsi dans le brouhaha de petits refuges paisibles où l'on peut reposer, boire le thé, parler bas, méditer, prier même. Les plus confortables sont

bien entendu ceux des marchands de tapis, car le prix de qu'ils vendent profite de ce prétexte irrécusable à s'allonger dessus — nouvelle explication de la fortune du tapis oriental.

Il y a des souks pauvres et des souks riches. Ceux des tissus sont de vraies nefes d'églises avec leurs grosses colonnes chargées de fortunes multicolores ; le souk el Sekadjin se développe autour d'un marabout qui tient le milieu du chemin et qu'on prend pour un porte-manteau peint de frais et oublié là par quelqu'un. Dans beaucoup de boutiques travaille toute la famille de sexe mâle, un jeune garçon dort sur des balles d'étoffe ; dans d'autres il n'est qu'un homme, aux lunettes de fer et si bien absorbé dans ses écritures qu'il examine sans bienveillance, comme si s'était un trouble fête, le client qui s'approche. Aux gens du néo-destour, les réformistes francophobes, le souk donne parfois la facilité de se réunir pour écouter attentivement la lecture d'un pamphlet ou d'une circulaire secrète ; quelquefois les fumeurs de hachich, que cherche la police, se rencontrent dans l'arrière-boutique obscure d'un petit magasin. Les commerces défendus ne manquent pas, bien que les souks soient attachés à leur bonne réputation. Partout se trouve l'usurier. Quand deux Arabes se rencontrent, ils en ont besoin d'un troisième, l'usurier. L'usurier a la compréhension parfaite de leur insouciance, de leur imprévoyance et pour une faible somme — jamais déduite bien sûr du montant de la dette — il est prêt à attendre une semaine. Tout Arabe a son usurier comme le bœuf son oiseau qui picore la vermine de sa robe.

A toute heure des relents de cuisine, le parfum des grillades, la forte odeur du suif. Des moutons écorchés pendent aux étals des bouchers, des narcisses dans leurs orbites. Les rôisseurs jettent sur des braises les entrailles, des rognons, des organes innommables, ils enfilent à une bagette des douzaines de petites saucisses et les plongent dans l'eau bouillante. Ils pétrissent des espèces de gâteaux avec du sang caillé, cimenté de cette graisse jaune qui enveloppe les boyaux, ils pilent des cervelles et du foie et ils y fourrent de la pistache et des raisins, l'huile siffle en bouillonnant, la graisse fondue pétille et frit sous la flambée. Devant un

fourneau de faïence est accroupi un pâtissier, ses mains brunes, vite comme l'éclair roulent la pâte ou s'élèvent pour la répandre en filets minces sur la tôle rougie à blanc. Ce gâteau d'un jaune d'or paraît appétissant, je l'ai acheté, il est infect.

Les souks sont ordonnés selon les catégories des marchandises et des métiers, ces métiers mêmes sont souvent exercés par des tribus déterminées. Ceux de l'île de Djerba sont épiciers. Les Ouled bou Mejjiba, les Frachich sont forgerons et armuriers, les hommes de Matmata portefaix, ceux du pays de Foum Tatahouine tirent leur renom d'arachides rôties, ceux de Tamerza sont domestiques, ceux de Ghoumracen cuisiniers. Des oasis de l'Aradh et du Jerid viennent les tresseurs de ces chapeaux à large bord, les meilleures faucilles ou scies sont fabriquées par les fils de Zaghouan et de Beja, les potiers de Gafsa sont les spécialistes des meules à semoule. L'immigré marocain est veilleur de nuit, et comme l'Arabe n'est pas enclin aux sonores éclats de rire, le nègre du Soudan, un expert, se consacre à l'hilarité, étale des dents étincelantes et anime les foires annuelles de ses danses et de ses pitreries.

Les essuie-mains s'écoulent en grand nombre chez les Indigènes, qu'ils viennent de Bielefeld ou de Roubaix, et aussi les jarretelles. Avec l'étoffe sont roulés les turbans et la jarretelle apparaît volontiers sous la culotte dans le dessein de maintenir la chaussette trouée qui préfère nettement tomber sur le soulier. Mainte serviette a couru un long chemin avant de signifier le progrès sur la tête d'un pur croyant. Sur le turban d'un devineur de sort, place Djedid, j'ai lu, tissés dans l'étoffe en caractères voyants, ces mots : « Hôtel Meurice, Paris ». La jarrettière signifie, je pense, un début d'influence des modes européennes, quelque chose comme les lunettes de verre fumé pour les nègres du Sénégal. Ainsi le fils du Prophète, par les deux bouts de son corps, entre en contact avec la civilisation par ce qu'elle a de plus accessible, sinon d'essentiel. Mais il y a du chemin avant qu'elle n'arrive au cœur. Quel dommage que les cierges de mariage soient si volumineux ! J'en aurais volontiers rapporté une douzaine en Europe comme cadeaux. On les dispose cinq par cinq en rayons ; ils sont de cire

bien proprement tournée et couverts de papier glacé. Ils sont quelquefois aussi grands qu'un arbre de Noël ; lorsqu'une boutique en est remplie, par centaines, de toute taille, elle paraît une étincelante forêt enchantée. Le cierge à cinq branches brûle dans la chambre nuptiale, il apporte au jeune couple le bonheur, écarte les mauvais esprits des discordes et de la stérilité. Il ressemble à une main qui s'ouvrirait pour faire peur, oui, c'est la main de fatma contre le mauvais œil. A Carthage elle est gravée sur les stèles des tombes puniques, à Tunis son empreinte noire est sur les portes des maisons — avertissement sombre dont le sens est à moitié perdu.

(Gazette de Francfort,

26 avril 1938)

CARTHAGE

« Carthage, 3 km. », dit cette borne de la route bien droite qui mène à la demeure du Résident général sur la côte. Carthage ! Comme une tour dans un rêve se dresse ce mot dans l'univers imaginaire de tous les hommes qui aiment l'histoire et qui savent vivre avec elle.

« Vous serez déçu, m'a-t-on répété, rien ne reste, le sol est recouvert de banales maisons d'été ». Mais il s'agit de fouler le terrain de Carthage et non d'en voir les ruines. Pas à pas je parcours la plaine où le rêve touche la réalité. Voici la colline avec sa cathédrale, sur laquelle trépassa saint Louis ; là-haut, bien au-dessus de la mer d'un bleu d'or, s'entassaient les petites maisons neigeuses de Sidi bou Saïd ; sur ces pentes reposaient les jardins d'Hamilcar. Emergent quelques fûts de colonnes, des ruines bien rangées, des fouilles ; j'arrive en haut, la voix de la mer apaisée commence à s'élever, un vent léger capable juste de porter une fleur d'oranger me communique pourtant son message distinctement ; je vois le demi-cercle doux de la baie ; tout le présent, l'accidentel et le terrestre disparaissent

devant la force du souvenir qui, comme un tonnerre inaudible semble faire tressaillir le sol. Ici fut Carthage. Vainement tu cherches ses palais, ses cours, ses entrepôts, ses forts. Vainement tu cherches le degré où marcha Salammbô. Mais tu trouves des tombeaux et des cendres, des ombres, des poussières, tu trouves des oiseaux d'argile, colombes et éperviers, autant d'ailes pour l'âme sur un vaste horizon.

Le génie a baissé son flambeau vers le sol, et sa flamme s'éteint. De la campagne montent des parfums de miel et de forêt amère. De ceps de vignes desséchés qui brûlent avidement s'élève une fumée. Nulle ride ne plisse plus la face luisante de la mer: Sur la côte lointaine des rochers rouges immobiles sous la lumière de midi. Dans l'ombre des catacombes, sur les sarcophages, sur les stèles funéraires les images de pierre poursuivent leur colloque éternel, une femme relève son voile sur sa tête, un enfant sourit, et un homme barbu, au visage décidé, semble considérer la mort avec une volupté paisible. Je sens Carthage sous mes pieds, j'éprouve comme sont petit le temps et mince la cloison qui me séparent de l'existence éteinte ici. Mais cette petite obscurité s'appelle la mort, et il ne me reste rien que de me tenir avec un geste suppliant sur le seuil et de regarder l'ombre qui promet tant de lumière.

Presque tout ce qu'on peut voir à Carthage est de l'époque postpunique, donc des ères romaine, hellénistique, et chrétienne. Scipion mit bas la capitale, César la restaura comme ville de province; on peut penser que les généraux et les hauts fonctionnaires atteints par la limite d'âge se retireraient bien volontiers dans ses villas et ses jardins pour y rédiger leurs mémoires de Germanie ou Numidie. Il y eut là très tôt une communauté chrétienne. Tertullien est venu. Et ce furent les Vandales, les Byzantins, finalement les Arabes, qui transformèrent Carthage en carrière pour Tunis et même pour la Sicile, et cela dura mille années — jusqu'au jour où ces pierres devinrent trop lourdes pour l'homme.

Le long du rivage courent d'énormes murs en ruines. Quais? Fortifications? Les pierres de taille ont chu dans l'eau et se distinguent à peine des récifs. Il est midi et c'est très calme, on pourrait entendre un soupir,

même s'il venait des tombes — on pourrait percevoir la voix de l'adolescent à tête d'épervier s'il se décidait à murmurer un nom ou à rire doucement

Mais sur ces ruines dans la mer on n'entend ni voix, ni soupir. On n'entend qu'une bédouine frapper sur une peau de mouton. Elle est dans l'eau jusqu'aux genoux et pilonne la peau ruisselante avec un bout de bois en la tenant sur une roche. C'est une lourde femme à la peau sombrement colorée, elle se relève en soupirant de temps en temps pour essuyer du bras la sueur de son front. Assis sur le rivage dans l'ombre d'un vieux mur, son mari la regarde avec satisfaction.

C'est à peu près tout ce qui reste de Carthage.

(*Gazette de Francfort*, 15 mai 1938).

LE NID DES CORSAIRES

Alger

Le vent glacé du Nord balaie le ciel et le nettoie. Les surfaces bleu d'acier de la mer sont couvertes de mauvaises petites crêtes d'écume. L'éclat d'un soleil cru fait mal aux yeux. Dans le port, les vapeurs tirent violemment sur leurs câbles, au-delà des jetées les bouées dansent. Tout près de la ville, presque à la gare, deux torpilleurs sont à l'arrêt. Le vent fait claquer à l'envi le linge de l'équipage qui sèche sur des cordes tendues, les pavillons et les fanions. La grande baie mi-circulaire est remplie de vaisseaux. Sous la vieille tour de l'Amirauté, à l'abri du petit bassin où mouilla la flotte du corsaire Barberousse, reposent les voiles banches des bateaux de plaisance. Sous mes pieds courent la vaste rampe, la voix ferrée qui s'engouffre dans la gare, les passages commerçants, les boutiques, les halls des compagnies de navigation méditerranéenne, aux môles desquelles sont amarrés les beaux paquebots. Les sirènes sifflent, une file inin-

terrompue de taxis grimpe et descend la rue qui mène aux larges quais, avec ses hôtels, ses arcades, ses magasins ; des bandes de dockers, arabes ou nègres, grouillent entre les barriques, les fûts, les ballots, les caisses et les piles de colis. Un super paquebot italien, tout blanc, en route vers le proche Orient, vient d'être remorqué, les voyageurs au coude à coude sont penchés sur le bastingage, de ci, de là, le vent m'apporte des fragments de musique. Mes yeux suivent la baie vers l'Est ; dans le pur vent du Nord tout est anormalement net et proche. Les grands immeubles de la ville neuve s'entassent comme les rayons d'une ruche et couvrent le vert sombre des jardins, qui sont dans le lointain plus denses dans leur lourde fraîcheur. Sous tout cela, très bas, les dragues cognent, les grues balancent sur des masses carrées de béton, qui seront jointes à d'autres blocs pour les futures jetées. Un cargo allemand, lourdement chargé, vient du large, et pique du nez profondément dans la grosse mer. Le courrier maritime de la ligne Marseille-Alger est posé, large et argenté, sur l'eau calme du bassin est. Entre de petites maisons blanches et la sombre forêt, là-bas roule le train de Tizi-Ouzou, mignon comme un joujou sous sa fumée qui s'éparpille. Le cap Matifu s'épointe dans la clarté derrière la courbe de la baie. Derrière, plus rien. L'horizon dévoré de lumière aveuglante, la Méditerranée.

On est moderne

Il n'est pas de ville française qui fasse autant qu'Alger penser à une énorme coulisse de théâtre. Alger vraiment ne cache rien, elle est tournée vers l'extérieur, et montre tout bien clairement, car elle ne dispose que d'espaces étroits ; l'amphithéâtre mi-circulaire sur quoi elle est bâtie monte de la mer à la montagne presque sans transition, l'étroite ligne de son axe transversal est, à la lettre, large de quelques pas. C'est la plus forte illusion visuelle qu'on puisse imaginer. La promenade commence au vieux port, sur la place du Gouvernement, devant la mosquée de la Pêche-

rie, sur les murs blanchis à la chaux de laquelle la statue équestre du duc d'Orléans jette son ombre grotesque. On suit le mouvement de la vie, par le square Bresson, par la rue d'Isly, jusqu'au carrefour du boulevard Laferrière en forme de terrasse. La foule continue, la rue s'appelle maintenant rue Michelet, mais la presse et le nombre des belles devantures sont les mêmes. Depuis longtemps on se sent fatigué, on voudrait s'écarter, à droite ou à gauche, se perdre dans une petite rue tranquille, échapper à l'oppression infinie de la voie centrale. Impossible : à main gauche c'est aussitôt le port, à main droite, c'est une montée presque abrupte, les rues deviennent des escaliers, éreintants, rebutants.

On sent tout de suite que cette ville donne à l'extérieur toute l'importance, qu'elle veut faire l'impression exactement de ce qu'elle est. Qui oserait en France, même à Paris, élever les immeubles massifs et coûteux qui partout s'érigent ici ? Douze, quinze étages, du haut en bas garnis de vérandahs vitrées. Tout cela s'inspire en partie d'un évident plaisir d'être moderne, de montrer qu'on peut faire triompher l'air, la lumière, le sens pratique. Les Français d'Algérie agissent un peu à l'américaine. Un souffle vif d'esprit d'entreprise, d'amour du neuf et de fermentation circule en ce décor grandiose de buildings, de magasins, de tunnels. Il faut un effort pour se rappeler qu'on est dans une ville d'Afrique septentrionale, dont la plupart des habitants (*sic*) prient Allah, et dont l'histoire s'est écrite avec du sang, la sève barbare des deys et des corsaires, le sang de leurs victimes.

Deux mondes

C'est un exemple rare d'une ville qui croît d'ouest en est et pas inversement. A l'ouest, la vieille ville, sur la côte escarpée qui monte vers la casba, et d'où partent, sinueuses, les rues d'apparat prétentieux du temps de Jules Ferry. Hommes, maisons, magasins, plus ils vont vers l'Est et plus ils sont modernes. Sur la place du Gouvernement c'est un Alger d'avant-

guerre. C'est-à-dire une cathédrale de pierre, au décor surchargé, des cafés avec de grands miroirs et des banquettes en peluche, des kiosques en fonte, des joailliers, des calèches à deux chevaux, des colons barbus en faux-col empesé, des romans de Bourget chez les libraires, des pâtisseries vendant des glaces, des bancs sur le trottoir avec des lions de pierre — dans la rue Michelet, cinémas de ciment armé, bars aux sièges nickelés, boutiques pleines de radios et de romans policiers, jeunes gens en chandail bleu foncé, jeunes filles blondes en cheveux au volant de torpédos de sport, bâtons de rouge à la devanture des pharmaciens, bureaux aux parois de verre sur la rue. Ces deux mondes sont reliés par l'incessant flot des passants, dont on ne peut pas deviner s'ils se promènent ou s'ils courent au travail. Officiers, jolies femmes, jeunes gens bruyants en pull-overs criards remplissent le trottoir. Là dedans, des indigènes, de petits arabes effrontés et malpropres qui vendent des journaux ou veulent cirer vos chaussures, des paysans venus au marché et qui circulent en blanc bur-nous dans la foule avec la même aisance qu'aux champs, de dignes citadins en turban de soie et jaquette bleu clair avec mille petits boutons sous des pardessus sans taches, surtout des femmes.

En nulle ville d'Afrique du Nord, il n'y a autant de femmes dans les rues qu'à Alger. Elles portent toutes leur vêtement traditionnel de blanches draperies, avec le blanc voile de visage qui ne laisse libre que les yeux ; mais ce ne sont plus les femmes timides, peureuses, de l'Orient, un siècle d'influence française n'a pas laissé que d'influer sur le sens de leur dignité. Leur vie s'aère, elles veulent plaire. Sous leurs ourlets traînants l'on voit des chaussures modernes, souliers vernis ou bien en peau de daim, parfois déjà de hauts talons ; elle a disparu la babouche, jaune, rouge ou bariolée, qui donnait à la marche quelque chose de traînant. Le visage est bien toujours voilé, mais les yeux n'en subissent qu'une présentation cosmétique plus excessive, selon les dernières recettes de Paris. Sourcils épilés, cils artificiellement allongés, laque bleu clair sur les paupières, joues ardemment fardées, tout cela se ramasse en une fente étroite entre le bandeau de tête et l'obligatoire voile de visage, si intensément que le voile paraît vous crier : « Soulève-moi ». Le visage voilé des femmes musulmanes paraît triste et repousse, il fait ici bien au contraire l'effet

d'une provocation. Une promenade rue Bab Azoun, entre des centaines de ces paires d'yeux, que l'on croit tous dirigés sur soi — et rien que sur soi — c'est quelque chose de parfois bien troublant.

Ce grand port est une véritable colonie méditerranéenne, avec son atmosphère trépidante, et cette bruyante affirmation de soi, cette vitalité extérieure que la Méditerranée seule donne à ses riverains. Alger tend la main à Marseille au-dessus de la mer, cette mer qui unit plutôt qu'elle ne sépare. L'ère orientale semble définitivement close à Alger. Fut-elle jamais foncièrement orientale, cette ville, comme l'est Tunis aujourd'hui ? Les corsaires, les Turcs, les deys, les janissaires, de quelle empreinte la marquèrent-ils ? C'est difficile à discerner car Alger ne fut jamais un centre d'art ; c'était avant tout une ville barbare, retraite pour les jouissances rapides et grossières des tyrans qui la gouvernaient. Seulement, quand leur conscience les chatouillait — c'est dire très rarement — ils faisaient quelque chose pour les mosquées ou certains établissements religieux. Ce qu'on appelle la grande mosquée fut construite par un roi de Tlemcen du temps qu'Alger se nommait El Djezaïr et n'était qu'un petit village de la côte. Des milliers de manuscrits de la belle bibliothèque, il en est à peine un qui vienne d'Alger même, alors que Constantine, Fès, Bougie, Tlemcen, ont laissé de beaux témoignages de la calligraphie coranique. Le précieux manuscrit du Coran que conserve le mufti de Jema el Djedid, n'a pas été le moins du monde copié à Alger, c'est un don d'un sultan de Turquie.

Histoires de pirates « babaresques »

Manifestement les maîtres de la ville ne pouvaient guère attacher leur esprit à la beauté des colonnades, occupés qu'ils étaient de penser aux sicaires à la solde de leurs ennemis que ces colonnes pouvaient cacher. « La peur du guet-apens, écrit un arabisant français, a tué l'amour de l'arabesque ». En fait, l'histoire de cette ville est presque exclusivement édifiée sur des têtes coupées. Ce n'est pas un matériau qui tente les mains de l'architecte.

Le fort espagnol, le Penon, dont on peut voir les fondations, était où s'élève aujourd'hui la tour de l'Amirauté. Ses canons, dirigés sur la ville, la tenaient en haleine. Mais le fort, une île en ce temps, demeurait imprenable. C'est le pirate Kheireddin Barberousse, appelé à l'aide par les habitants, qui délogea les Espagnols, unit le fort à la terre ferme, ainsi ménagea un port à sa flotte de corsaire, et reçut des califes de Turquie l'investiture de la ville. Douze ans après, il infligea une défaite désastreuse à l'empereur Charles Quint, et cela fit, du coup, d'Alger la capitale des « Etats barbaresques », qui régnèrent quatre siècles sur la mer Méditerranée, à l'effroi de la chrétienté. Les maîtres, qui s'appelaient les deys, tenaient leurs forces de deux sources : les janissaires, cette milice turque se gouvernant elle-même, et leurs propres troupes de corsaires, qui dominaient le port sous le commandement de leurs « reis ». C'étaient pour la plupart des renégats, anciens bannis et hors la loi, chrétiens venus à la foi du Prophète. Janissaires et reis, tout l'orient romantique est là, non certes celui du pur croyant, de l'artisan génial, du pieux lettré, mais l'orient des harems verrouillés, des odalisques, du « matelas de plume », du giron et des chrétiennes nues, enlevées sur des navires anglais ou suédois et vendues comme esclaves. L'orient des lames courbes richement damasquinées, sous le tranchant desquelles tombaient les têtes des otages chrétiens, des poignards incrustés qui servaient aux janissaires pour purger la terre d'un dey, des balcons grillagés d'où le tyran était jeté au gouffre, des narguilles odorants, des crochets scellés dans les murs de la ville, où s'embrochaient les consuls européens, des bancs de rameurs teints de sang, où l'on rivaient tout l'équipage des vaisseaux capturés, qui de ses coups de rame « fauchait la prairie d'émeraude ». L'orient du rapt des chairs fraîches, des profondes oubliettes, des chasse-mouches, des grands turbans, des pierres précieuses gaspillées sans goût, des empalements, des bastonnades, des eunuques, des porteurs, du sang et de la volupté. Les complots, les amours d'esclaves, le banc des forçats, l'éternelle crainte des puissants, l'amas désordonné des prises, l'angoisse du lendemain, dans tout cela ne pouvait pas s'épanouir le besoin ni même le désir d'une vraie civilisation. Alger devait ressembler à la caverne du trésor d' « Alibaba et les quarante

voleurs ». Il suffit de feuilleter les états, publiés par Devoulx, que les corsaires tenaient de leurs prises, pour se faire idée de la confuse profusion de richesses, de bijoux, d'œuvres d'art qui des siècles se répandirent sur les Etats barbaresques sans y avoir fait naître de forme de vie un peu noble.

Grandeur disparue

En dehors de quelques palais, dont l'enchantement discret se réserve pour l'intérieur, il ne vit plus grand chose des splendeurs autrefois volées et grossièrement amassées. Nulle autre ville sous le croissant n'a su opposer à l'influence européenne aussi peu de résistance interne que cette patrie des corsaires. La ville supérieure, perchée sur la casba, n'a gardé de la vie indigène que son caractère le plus sombre. Dans ses ruelles sans lumière, fantastiquement tortueuses et confuses, la séculaire détresse orientale compose inextricablement un mélange diabolique avec les bas-fonds du monde européens ; cela vit dans des caves et oppresse le visiteur d'une persistante tristesse. Parfois, entre deux murs lépreux, au dessus d'un toit défoncé, lointaine et pure apparaît la mer bleue, et ses navires, vus de là, semblent conduire tous vers un monde meilleur. C'est le soir, vers six heures, que l'Alger moderne vit avec le plus d'intensité. C'est l'heure où il grouille, et cela fait du bruit, et cela rit, et on échange gaiement des coups de coude. Une autre face du caractère français se révèle, une France joyeuse d'entreprendre, empoignante, plus simpliste, plus rude, moins nouée au passé, plus confiante en demain, plus légère mais à plus larges vues que la terre maternelle. Il est bon de connaître Alger, de s'être penché à cette fenêtre qui ouvre sur le monde les quatre murs du vieux pays. Peut être, à cette heure, se promènent rue d'Isly, riant un peu trop fort, les jeunes gens qui un jour époussèteront la France.

FRÉDÉRIC SIEBURG.

(*Gazette de Francfort*, 2 juin 1938).

Trad. de Christian Funck-Brentano.

CLAUDE-AURICE ROBERT. — *L'ermite du Hoggar*. — (La vie au désert du Père Charles de Foucauld). — (Bacconnier, Alger).

Les histoires du désert ressemblent presque toujours à des histoires de Marius. Le plus grave est que les romans, le cinéma, l'armée, la géographie et l'histoire, ont créé un Sahara assez invraisemblable. Ça faisait bien... Le mieux est que Claude-Maurice Robert dans son livre, *L'ermite du Hoggar*, coupe impitoyablement chaque cordée de faux rêve pour nous asseoir tout simplement sur le sable, tout simplement, et sous le soleil, tout simplement. C'est un réveil un peu ahurissant, le passage de la vision merveilleuse à un lit stupide qui ressemble à un cauchemar. Mais le plus sensationnel, c'est que le cauchemar paraît combien préférable. Claude-Maurice Robert débarrasse le Sahara de tous ses symboles comme Freud nettoie le rêve. Il nous donne du Père de Foucauld une image nette qu'il explique et complète par des révélations importantes en particulier sur sa mort.

« Des » centurions ? Un ! « Des » ermites ? Un, puis quelques-uns ! Des targui, des touaregs-bandits ! Le Sahara, un bain qui brûle et purifie ? Mais faites donc rôtir un corbeau et vous goûterez si ça ressemble au faisan. Ce livre prouve qu'au Sahara il y a du gibier rare, mais, comme parlait Zarathoustra, « ce ne sont point des nourritures que les impurs pourront partager, car les impurs s'imagineraient dévorer du feu et se brûler la gueule ! » Quel rince-bouche ! Il faut tout prendre et pas une goutte seule. Je ne cite rien ; et c'est écrit ferme et doux comme un sablier qui arrête le temps.

MICHEL LEVANTI.

AGUEDAL
PARAIT
SIX FOIS PAR AN

PAR LES SOINS DE
HENRI BOSCO, C. FUNCK-BRENTANO
ARMAND GUIBERT (TUNIS)
JEAN GRENIER, RENÉ JANON (ALGER)

ET POUR LE COMPTE
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS
AU MAROC

Rabat, 14, avenue de Marrakech

ABONNEMENT :

*Pour un an : 40 frs. (Étranger : 50 frs).
Chèques Postaux : SALA, 122-95, à Rabat.*

AGUEDAL

14, Av. de Marrakech

— R A B A T —



Le gérant : A. Galiana.

●
IMPRIMERIES
RÉUNIES
CASABLANCA

